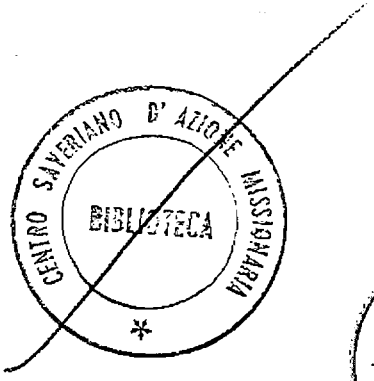
Abbé titulaire de Saint-Pierre de Gand

LA RENCONTRE DES HUMANITÉS

ET LA DÉCOUVERTE DE L'ÉVANGILE



DESCLÉE DE BROUWER

honorée des félicitations du Souverain Pontife et de celles de la Sacrée Congrégation « de Propaganda Fide », — hauts témoignages, que l'auteur se fit un devoir filial de communiquer, personnellement, à ses compatriotes, dans une lettre de portée testamentaire.

La « Lettre à mes Compatriotes », aperçu final et conclusion ultime de son étude, fut dictée par lui, en l'Abbaye de Saint-André, au cours des mois de novembre et décembre 1948, alors que sa santé était, déjà, dangereusement compromise.

Elle fut revue par lui, une dernière fois, le 9 janvier 1949, en la Clinique Saint-François-Xavier, à Bruges, six jours, exactement, avant son religieux et pacifique décès.

DEFUNCTUS LOQUITUR.

Les lettres du Souverain Pontife et de la Sacrée Congrégation *de Propaganda Fide*, figurent, dans ce livre, aux pages 145 et 147, auxquelles le lecteur voudra bien, immédiatement, se reporter.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL DES PAPETERIES DE RENAGE : CENT MARQUÉS H. C. DONT IL SERA DISPOSÉ SUIVANT LES INSTRUCTIONS DE L'AUTEUR ET CENT NUMÉROTÉS DE 1 A 100.

SOMMAIRE

INTRODUCTION 11

CHAPITRE I. — LANGUES ALPHABÉTIQUES ET LANGUE IDÉOGRAPHIQUE . . . 21

CHAPITRE II. — L'IDÉOGRAPHIE, PORTE D'HUMANISME 31

CHAPITRE III. — DE L'HUMANISME CHINOIS A LA RÉVÉLATION ÉVANGÉLIQUE . . 47

CHAPITRE IV. — L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN EN LANGUE CHINOISE 63

CHAPITRE V. — « LA VIVANTE RÉALITÉ » 99

CONCLUSION 113

LETTRE A MES COMPATRIOTES 121

INTRODUCTION

La gravité et l'incohérence de la situation mondiale amènent tous les esprits à réfléchir aux obstacles qui contrecarrent l'établissement de la paix, aux causes profondes pour lesquelles le monde manque d'unité.

Du sein de ma retraite, ma pensée et ma prière rejoignent quotidiennement les hommes d'État aujourd'hui en charge qui ont à pourvoir à la solution immédiate des conflits.

Leur tâche est écrasante, et l'on ne saurait exagérer le haut mérite des hommes éminents qui se donnent totalement eux-mêmes pour conjurer les difficultés, les dangers et les catastrophes, pour établir l'équilibre.

Nous avons tous l'obligation de prendre notre part à leurs peines, à leurs soucis.

La vie dans le cloître, par le recueillement dont elle s'entoure, permet une participation intérieure très profonde aux sollicitudes et aux responsabilités de ceux qui, abordant la haute

mer de la politique internationale, comptent sur l'aide d'En-Haut pour dominer et apaiser les mouvements des flots.

Mes réflexions se sont portées, très spécialement, sur les rapports de mon pays, — et de toute la Race Jaune, — avec l'Occident, sur la route à construire afin que les générations qui suivront la nôtre puissent, en ce vaste domaine, se rencontrer dans une ère de compréhension et d'entente, de rapprochement et de paix.

Ensemble, Jaunes et Blancs constituent les sept dixièmes du genre humain.

J'ai consigné par écrit « quelques réflexions ». Je les soumets très simplement à ceux de mes collègues encore survivants du Congrès de la Paix, à Versailles, en 1919, et à tous ceux qui, hommes ou femmes, en Chine et en Occident, dans l'humble accomplissement de leurs devoirs quotidiens, ont l'ambition de se vouer au bien général.

. . . . .

Ma pensée se résume en très peu de mots : le problème des relations internationales n'est pas, au premier chef, d'ordre politique : il

est, avant tout, de caractère intellectuel et moral.

Dans son fondement, ce problème est celui des liens et des séparations qu'établissent, entre les hommes, la parenté ou la dissemblance qui unit ou qui sépare leurs civilisations, la parenté ou la dissemblance entre les « humanités » qui sont la pierre angulaire de chacune d'elles.

L'identité de civilisation est un élément dont la force domine de très haut toutes les divergences d'ordre économique.

Les milieux intellectuels qu'unit une même culture sont la vraie puissance directrice des populations. Leur action et leur influence coordonnent en États et en cités politiques ceux qu'unit une même civilisation, un même esprit. L'importance de ce fait social s'impose invinciblement. Les puissances économiques sont contraintes de s'y conformer et de plier devant lui.

Il reste que les « humanités » sont le fondement de toute société humaine. Par elles, se construisent et se développent chacune des civilisations.

. . . . .

Au milieu du désordre mondial actuel, il est

temps de songer à la rencontre des « humanités ».

Cette rencontre nous fera découvrir à tous ce que chacun de nous a d'humain.

Dans l'atmosphère de sympathie qui accompagne une compréhension véritable, elle nous révélera la vérité et l'amour supérieurs que Jésus apporta aux hommes. Car, partout où les hommes s'efforcent de se comprendre et de s'aimer, la bénédiction du Très-Haut descend sur eux. Et leur expérience personnelle et collective leur permet alors de saisir « la bonne nouvelle », la réalité profonde de leur qualité commune d'enfants de Dieu.

Mais, avant de parler de l'Évangile, parlons des « humanités ».

Nous voici, en Chine, face à l'influence plusieurs fois millénaire de nos lettrés, formés à l'école du Confucianisme. Le Confucianisme est une grande école de culture et de vie humaines; dans son interprétation antique, il est une géniale mise à jour des principes et des prescriptions de la Loi Naturelle. De ce seul chef, il est immortel.

Nous voici, en Europe, face à l'œuvre

gigantesque de culture littéraire, d'enseignement et d'éducation accomplie par l'Église Catholique, qui parvint à sauver le fondement humain de la civilisation occidentale: le trésor de l'antiquité gréco-latine. Elle érigea sur ces assises l'édifice spirituel dont la construction se poursuit, aujourd'hui, sur le terrain de toutes les civilisations et, très heureusement, sur celui de la civilisation de mon pays et de l'Asie entière.

La Chine et l'Occident, tous deux humanistes, le Confucianisme et le Christianisme, pourraient-ils remettre encore de se rencontrer?

Les étapes de cette rencontre seront nécessairement progressives.

Rencontre des humanités gréco-latines et chinoises. Rencontre des humanistes chinois, chrétiens et gréco-latins. Rencontre des lettres chinoises avec les sources chrétiennes de la pensée et de la vie. Rencontre des lettres européennes avec les sources chinoises de l'humanisme.

. . . . .

J'ose m'adresser aux lettrés d'Europe.

Je voudrais leur tenir un langage très simple, qui puisse être compris de tout homme qui sait « lire » et auquel, actuellement, en Europe, la langue et la littérature chinoises apparaissent « le bout du monde ». Elles sont dites dénuées de tout intérêt, futiles et inaccessibles.

Qui est responsable de cette ignorance? Les Chinois, qui se sont calfeutrés chez eux, ou les Européens, qui ne découvrirent pas la civilisation de ce tiers de l'humanité, qui est, pour eux, « l'extrême » Orient?

L'ignorance est la source des préjugés les plus contradictoires et celle des inimitiés. En dehors de quelques sinologues, qui n'eurent jamais l'ambition d'exercer une action directe sur le terrain des relations internationales, il n'est pas de milieux intellectuels occidentaux qui soient en mesure de contrôler les opinions qui courent chez eux à notre propos. A fortiori, de les redresser.

Or, la langue chinoise, je viens de l'observer, est la langue littéraire de près d'un tiers du genre humain. Elle groupe en une même famille intellectuelle toute la moitié orientale de l'Asie. Elle est la langue du Japon et du Vietnam;

la prononciation diffère, mais le texte écrit est identique, les Japonais ayant, à peine, un petit nombre de termes qui leur sont particuliers. Nos classiques, notre histoire littéraire sont les mêmes. Le génie des œuvres modernes de nos trois pays est fondamentalement identique.

N'est-il pas surprenant que l'Europe, sans cesse en quête de nouveaux domaines humains à explorer, admette comme normal qu'un homme cultivé soit privé de toute notion au sujet des langues et littératures vivantes les plus anciennes et les plus étendues de l'univers ? Je me borne, pour le moment, à ces deux qualificatifs.

• • • • •

Il est temps, il est grand temps, de détruire l'obstacle imaginaire qui interdit aux Occidentaux, — je parle des hommes cultivés et de « l'Occidental moyen », — toute approche de la langue chinoise.

Je voudrais essayer de lever cette barrière; il suffit, me semble-t-il, de s'en approcher pour qu'elle disparaisse.

Nous nous poserions simplement quelques questions :

— Qu'est-ce que la langue chinoise et en quoi peut-elle se différencier des langues européennes?

— La langue chinoise ouvre-t-elle un accès à une connaissance plus profonde de l'homme?

— L'Européen cultivé, — disons bien : l'homme moyen, — peut-il se faire une idée personnelle de l'humanisme chinois, de son cachet et de sa profondeur?

— Comment se présente, en langue classique chinoise, la révélation évangélique?

* * * * *

Rien qu'à formuler ces questions, leur intérêt saute aux yeux.

J'ajouterai un seul mot: si, dans leurs grandes lignes, la vie et l'histoire littéraires de la Chine pouvaient être comprises et goûtées par l'élite intellectuelle et chrétienne de l'Occident, il n'y a aucun doute que les lettres et la vie chrétiennes, — et, avec elles, l'Europe entière, — seraient tout près d'être comprises et d'être

aimées par l'élite intellectuelle de la Chine, — et par l'Orient tout entier.

Je le répète: la paix du monde est, en premier lieu, un problème de compréhension. La compréhension est le principe de l'estime, de la sympathie et de l'amour.

CHAPITRE I

LANGUES ALPHABÉTIQUES ET LANGUE IDÉOGRAPHIQUE

L'ENSEIGNEMENT primaire du jeune Chinois et celui du jeune Européen partent de deux conceptions fort différentes.

Le maître d'école européen apprend à ses élèves à consigner par écrit ce que la bouche prononce et ce que les oreilles entendent. Le maître d'école chinois enseigne à consigner, en premier lieu, ce que les yeux voient.

Ce sont, d'une part, les signes conventionnels de l'alphabet; de l'autre, les signes à la fois figuratifs et conventionnels de l'idéographie.

Pour apprendre et comprendre, l'Européen se met à l'écoute; le Chinois se donne à l'observation visuelle.

. . . . .

Qui pourrait dénombrer tout ce que nos yeux observent? La nature entière se déploie devant nous, dans ses proportions admirables, dans ses étendues infinies, dans le châtoiement de sa beauté. Nos yeux saisissent le jeu de tout

ce qui vit; ils nous transmettent toutes les nuances mouvantes des physionomies des hommes. Nous pouvons, ainsi, d'un seul regard, sonder et découvrir les secrètes pensées de nos semblables.

C'est un pouvoir d'information unique et absolument supérieur.

Nos yeux sont le plus nécessaire de nos sens. La coopération de nos yeux et de notre âme raisonnable nous révèle directement ce qu'est la personne humaine. Elle nous apporte l'essentiel de tout ce que nous pouvons connaître et aimer; et, tout d'abord, les objets principaux sur lesquels l'intelligence exerce son travail intérieur d'abstraction et de construction. Ces jours-ci, au cours d'une lecture, je rencontrais les significations successives que les Grecs ont attachés au terme « ἰδέα ». Je les cite dans leur ordre naturel: « *aspect extérieur* », — « *forme distinctive* », — « *conception abstraite* », — « *principe général* ». Tout le travail de coopération entre l'œil et l'esprit s'y trouve décrit à ses étapes ascendantes. L'énumération, à elle seule, vaut une démonstration.

Nos yeux sont les fenêtres de notre cœur. Dans une parole qui montre à quel point le regard, l'intention et l'intelligence coopèrent, Jésus-Christ nous enseigne: « Ton œil est la lampe de ton corps. Si ton œil est sain, tout ton corps sera dans la lumière[1] ».

Le domaine de l'oreille est celui du son. Dans chaque langue, les sons émis par la bouche sont limités, puisqu'ils peuvent s'exprimer par la combinaison de quelques voyelles et d'un petit nombre de consonnes.

Pour communiquer, par écrit, avec précision, mouvement et vérité, les perceptions, les pensées et les sentiments de l'homme, les Chinois ont formé des « idéogrammes ». L'idéogramme consigne ce que l'œil enregistre; il analyse ce que l'intelligence conçoit; il en donne la synthèse; il dépeint ce que le cœur éprouve. Nous avons inclus dans la plupart de ces caractères un élément, pictural, lui aussi, qui indique leur prononciation[2].

1. Évangile selon S. Luc, XI, 34.

2. D'après le principe immédiat qui a présidé à leur composition, les caractères chinois se classent en six catégories: « *Lou Chou* » : 1° les images; 2° les symboles; 3° les caractères composés de divers éléments, qui, logi-

Les idéogrammes offrent à la pensée un incomparable instrument.

Leur richesse et leur simplicité, leur concision foncière, les nuances très délicates et très poussées de leur signification permettent à l'écrivain d'atteindre, d'un seul envol, les altitudes de la vie, dans tous les domaines, et de conduire le lecteur, avec une sobriété d'expression pleine de respect, jusqu'aux sommets de l'art littéraire.

La forme idéographique ajoute à la pure beauté littéraire un sobre complément pictural hautement suggestif.

L'écrivain chinois possède la maîtrise, toute naturelle, de son pinceau. Par la délicate souplesse et par la fermeté du geste de sa main, son autographe exprimera sa personnalité, comme le toucher du piano révèle la personne même du pianiste. L'écriture idéo-

quement, se complètent; 4° les caractères composés d'un élément visuel ou logique et d'un élément phonétique; 5° les caractères auxquels on a donné un sens figuré ou abstrait; 6° les caractères dont la composition erronée provient d'une méprise.

graphique fixe, en caractères indélébiles, l'état d'âme précis de l'écrivain au moment où il écrit, ajoutant, ainsi, à l'œuvre littéraire un surcroît et une plénitude de beauté.

Vous comprendrez dès lors comment la transcription des sons, qui constitue l'écriture dans les langues à alphabet, apparaît aux Chinois comme un moyen dérivé, indirect et qui leur semble insuffisant pour saisir, à même le corps, la réalité de la nature, la vie de l'homme, pour transmettre les pensées de son esprit, l'amour et les mouvements de son cœur, tout le génie déversé par le Créateur dans la créature raisonnable faite à son image.

. . . . .

La langue idéographique est-elle beaucoup plus difficile à apprendre que ne le sont les langues alphabétiques? Je ne le crois pas. Une vraie formation humaniste exige nécessairement un dur labeur, quelle que soit la langue qui en est le véhicule. Le tout dépend du degré auquel on l'approfondit. Les caractères chinois s'apparentent logiquement les uns

aux autres ; leur étymologie est simple et profonde; elle explique leur genèse et en facilite beaucoup la compréhension immédiate et la mémoire.

Pour l'homme mûr d'Occident, la difficulté de la langue chinoise provient de ce que les idéogrammes n'ont rien de commun avec l'écriture alphabétique apprise par lui dans son enfance; son acquisition exige donc un recommencement *ab ovo* de tout ce que comporte, en matière linguistique, l'enseignement primaire, moyen et supérieur.

Cela demande un effort d'intelligence et de patience.

Par ailleurs, le travail intellectuel d'un homme mûr est nécessairement beaucoup plus profond que celui d'un adolescent. L'homme formé perçoit très vite les trésors d'humanisme que recèle l'idéographie. Une compréhension éclairée facilite la constance du travail et conduit à la maîtrise.

En somme, pour toute croissance véritable, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral, il faut, en premier lieu, une attitude intérieure d'humilité. Seule l'humilité nous

libère de nos préjugés et de la médiocrité de notre « moi ». Elle est le secret d'une vie élevée, toujours progressive et, sans cesse, féconde. Selon l'enseignement et la promesse de Jésus-Christ, quelles que soient les conjonctures, l'humilité assure le repos de l'âme [1].

. . . . .

Les quatre à cinq mille ans d'existence de la littérature chinoise, créatrice de tant de chefs-d'œuvre, prouvent combien solide et indestructible est le fondement de cette langue toujours vivante et dont aucune autre, je crois, n'égale la longévité [2].

Les langues alphabétiques, sujettes aux variations de la prononciation, se sont altérées, l'une après l'autre, jusqu'à disparaître du cercle des idiomes vivants.

Ainsi sont mortes les belles langues grecque et latine, qui, ayant donné le jour à toute la

1. Évangile selon S. Matthieu, XI, 29.

2. La tradition fait remonter l'invention des caractères chinois vers l'an 3.000 avant Jésus-Christ. On admet unanimement que les parties les plus anciennes du « *Chou King : Livre des Annales* » remontent au XXIIe siècle. Bien avant le XXIIe siècle, on écrivait donc le chinois.

culture et à toute la civilisation de l'Occident, demeurent, chez vous, la base nécessaire de toute formation supérieure. Vous ne seriez plus vous-mêmes, si votre formation humaniste ne s'élevait sur le roc gréco-latin, où fleurissent la beauté et la grandeur antiques.

La longévité de la langue chinoise n'a guère contrarié son pouvoir d'assimilation.

Les acquisitions et les pensées d'un monde qui ne cesse de vivre et d'évoluer ont, normalement, apporté à notre langue les termes neufs et les expressions nouvelles dont, pour vivre, chaque langue a le constant besoin de s'enrichir. Ces idéogrammes nouveaux, ces formes neuves revêtent une précision et un cachet à la fois anciens et actuels. Ceci ne peut vous surprendre, puisque, très judicieusement, vous-mêmes ne cessez de recourir au grec et au latin pour forger les mots nouveaux, exigés par le développement de la vie matérielle, sociale et intellectuelle.

Et vous trouvez un aspect barbare à ces néologismes, de construction récente, improvisés en dehors de toutes les règles.

CHAPITRE II

L'IDÉOGRAPHIE PORTE D'HUMANISME

La vie de grand lettré nécessite beaucoup plus qu'une supériorité intellectuelle.

Qui donc trouve en soi une âme assez profonde pour s'efforcer de vivre en communion effective avec tout ce qui est humain, ici-bas? Pour ne pas excommunier du cercle de son intérêt et de sa sympathie ceux qu'il trouve et juge différents de lui ? Pour s'approcher des fleuves de pensée et de vie qui fécondent des régions qu'il estimerait étrangères ?

Confucius observait que tout homme doit être notre maître[1]. Cette pensée est profondément véridique. On peut la transposer comme suit: l'homme humble prend comme maîtres tous ceux en qui son désintéressement personnel et sa clairvoyance découvrent une supériorité. Il ne s'exalte pas, même en face des « insensés », de ceux qui se sont faits ses

1. Le proverbe chinois, dont la forme est très concise, pourrait se traduire ainsi: « Nous voici trois hommes à cheminer ensemble: mes deux compagnons seront mes maîtres. Je choisis celui qui est bon pour l'imiter et celui qui ne l'est pas pour éviter d'agir comme lui. »

La vie de grand lettré nécessite beaucoup plus qu'une supériorité intellectuelle.

Qui donc trouve en soi une âme assez profonde pour s'efforcer de vivre en communion effective avec tout ce qui est humain, ici-bas? Pour ne pas excommunier du cercle de son intérêt et de sa sympathie ceux qu'il trouve et juge différents de lui? Pour s'approcher des fleuves de pensée et de vie qui fécondent des régions qu'il estimerait étrangères?

Confucius observait que tout homme doit être notre maître[1]. Cette pensée est profondément véridique. On peut la transposer comme suit: l'homme humble prend comme maîtres tous ceux en qui son désintéressement personnel et sa clairvoyance découvrent une supériorité. Il ne s'exalte pas, même en face des « insensés », de ceux qui se sont faits ses

1. Le proverbe chinois, dont la forme est très concise, pourrait se traduire ainsi: « Nous voici trois hommes à cheminer ensemble: mes deux compagnons seront mes maîtres. Je choisis celui qui est bon pour l'imiter et celui qui ne l'est pas pour éviter d'agir comme lui. »

adversaires ou ses ennemis; spontanément, il aime découvrir et louer en eux tout ce en quoi ils peuvent être supérieurs. Cette sagesse, à la fois chinoise et chrétienne, répond à celle du proverbe latin: *Fas est ab hoste doceri.* C'est un très grand bonheur, c'est une supériorité magnanime que de se mettre en mesure de recevoir la vérité de quiconque la détient.

. . . . .

A de rares exceptions près, ceux d'entre les Occidentaux qui s'établirent en Chine n'eurent pas la sollicitude ou la possibilité de compléter leur formation humaniste européenne, — pour autant qu'ils en aient été dotés, — par la formation humaniste chinoise que la littérature classique du pays dont ils avaient fait élection donne très largement.

Les lettrés de Chine les ont donc considérés de la même manière qu'un lettré français considère l'étranger qui, vivant en France, ignore les fondements mêmes de la culture latine et se contente volontiers des seuls éléments de la langue qui peuvent lui permettre l'exercice de sa profession.

Certains sinologues étrangers, très laborieux, ont fait des études approfondies de linguistique et de lexicologie chinoises. Ils ont publié des dictionnaires de valeur ainsi que des essais de traduction de nos classiques anciens. Parmi ces traducteurs, j'aime retenir ici le très distingué de Harley, qui fut particulièrement compréhensif. Jusqu'ici cependant nul d'entre eux n'a publié, sous une forme accessible au grand public d'Occident, des ouvrages de critique littéraire qui eussent permis à un étranger cultivé de se rendre compte des « humanités » chinoises, qui lui eussent permis d'apprécier la vie littéraire de l'Extrême-Orient et de situer la littérature chinoise dans le mouvement universel des lettres.

. . . . .

Pour être en mesure de goûter une œuvre d'art littéraire, les connaissances linguistiques ne suffisent pas.

Il faut, en premier lieu, une éducation humaniste; il faut une âme assez simple et assez droite pour que l'homme qu'elle anime

demeure capable de grandir toujours et de déceler la beauté, alors même que la forme sous laquelle elle se présente ne lui est pas habituelle. Toute âme humaine, toute civilisation, en nous permettant de connaître et d'approfondir un aspect distinct de l'homme lui-même, nous rapproche de la connaissance et de l'amour de Dieu. Dante disait avec grandeur que « l'art est le petit-fils de Dieu ». Mais comment pourrait-on aborder, disons, l'œuvre de Dante, si l'on ignorait totalement son pays, son époque et le génie spirituel qui l'inspira? Comment un Occidental pourrait-il approcher, apprécier et approfondir les grandes pages de la littérature et de la pensée chinoises, s'il ignore complètement l'histoire et la vie, le milieu social et familial, le mouvement de la pensée du Peuple Chinois ?

Car ce peuple possédait des lettres à l'époque du patriarche Abraham et il n'a cessé de développer l'art littéraire dans le champ inépuisablement fécond que défrichèrent les fondateurs de la vie familiale, sociale et civile de la Chine et qui fut, sans cesse, labouré depuis.

. . . . .

Si tardive et sommaire qu'ait été mon étude de la langue latine, j'ai constaté très vite que, dans la construction de la phrase littéraire, le latin, par la place des mots, par la concision et la sobriété de l'expression, est beaucoup plus voisin du chinois que ne le sont, par exemple, le français et l'anglais.

Chaque langue et chaque époque ont leur génie.

Dans les œuvres littéraires latines, le lettré occidental reconnaît d'emblée le style des écrivains de l'époque classique, celui des Pères de l'Église et celui de la conversation ordinaire, employé, par exemple, dans les manuels de théologie, — langage plutôt simple, destiné à faciliter aux élèves des séminaires la compréhension des thèses qui sont l'objet de leur étude.

En langue chinoise, les diverses espèces de style n'ont pas cessé d'être contemporaines les unes des autres et vivantes, jusqu'aujourd'hui.

Chez nous, peut-être plus qu'en maintes contrées étrangères, « le style, c'est l'homme ».

De sorte que, d'emblée, à la réception d'une lettre de quelques lignes, on distinguera avec précision, rien qu'au style et à l'écriture, si elle est écrite par un homme de profession libérale ou par un homme d'affaires, si elle émane d'un lettré, et quelle est la distinction, plus ou moins relevée, de celui-ci.

Car l'idéographie est, pour les Chinois, la porte de l'humanisme. Elle donne accès à la demeure de nos maîtres immortels. Cette demeure est-elle assez grande, cette porte est-elle assez large pour que les Occidentaux puissent, comme nous, y entrer et considérer, de l'intérieur, l'art et la civilisation antiques et actuels d'un tiers entier du genre humain?

Je voudrais préciser ma pensée. Serait-il impossible à un Européen qui n'aurait jamais approché la langue de l'Extrême-Orient, de se faire une première idée du génie chinois et de l'originalité des genres littéraires auxquels ce génie a donné naissance?

J'hésite. Mais tout en moi me porte à répondre qu'il faut tenter l'essai. Seuls, les premiers pas sont difficiles. Puisqu'il est possible aux Chinois de posséder et d'approfondir

les littératures occidentales, comment serait-il interdit aux Européens de connaître et de goûter les œuvres du génie littéraire de la Chine? Ce qui leur fit défaut jusqu'à présent, c'est de pouvoir expérimenter par eux-mêmes que ce génie existe et qu'il est vivant. On peut répondre que ce sont les Chinois, qui, sur ce point, sont en faute et qu'ils ont négligé de tracer des avenues pour que l'étranger puisse accéder au trésor littéraire de cette vie intellectuelle quatre ou cinq fois millénaire, dont les portes semblent fermées à double tour.

La première de ces portes, à ériger et à ouvrir, s'appelle, de toute évidence, « La Critique Littéraire ».

. . . . .

Un esprit distingué peut goûter une page de critique d'art, même s'il n'a pas encore admiré personnellement les œuvres du maître dont elle lui parle. Un esprit distingué goûte une page de critique littéraire sans avoir lu les écrits auxquels elle se rapporte.

C'est aux Chinois d'aborder et de faire, en

langue alphabétique, la critique littéraire des œuvres monumentales qu'édifièrent sur leur sol les maîtres incomparables de la pensée philosophique chinoise et du style idéographique.

Il faudrait que ce travail de critique littéraire soit, dans sa forme extérieure, complètement occidental, dans son fonds, complètement chinois, — de sorte que l'Européen, en le lisant, s'y trouve à l'aise et puisse discerner, d'un seul coup d'œil, que Dieu a fait un don très grand à l'esprit et au génie de l'Extrême-Orient.

Au fur et à mesure que cette critique littéraire pourra se constituer, se développer et se répandre, l'opinion européenne, enfin éclairée, se refusera énergiquement à considérer ce qui nous différencie d'elle comme du «pittoresque», — dont il fut de bon ton de s'égayer. Le domaine de la plaisanterie sera laissé, alors, aux plaisantins.

Car ce qui différencie les humanismes ce sont leurs richesses à chacun d'eux. Seuls les êtres bornés considèrent comme inférieurs tous ceux qui ne leur ressemblent pas; c'est que

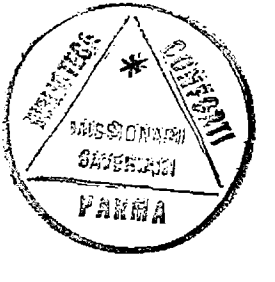
leur idée de l'humanisme ne dépasse pas les limites de leur grande petite personne. Suffit. *Duc in altum !*

. . . . .

Comment la pensée a-t-elle pu me venir de soulever ce problème et de m'aventurer sur ce terrain? Ma carrière fut celle d'un diplomate dont l'activité professionnelle absorbante se développa dans un domaine fort distant de celui des lettres.

Mais, précisément, le diplomate a pour mission de rechercher et de favoriser tout ce qui rapproche les hommes et les nations; c'est pour cela qu'en premier lieu il lui faut résoudre les conflits, aplanir les divergences, concilier les vues et les intérêts. Sa mission est plus haute encore. Il doit s'efforcer d'unir les uns aux autres, dans une compréhension supérieure de leurs diverses civilisations, les esprits éminents de tous les pays, préparant ainsi une atmosphère générale d'estime et de sympathie, qui, seule, amène l'entente véritable, la coopération et, finalement, la paix.

Je l'ai indiqué en tête de ces « réflexions », le



rôle international des humanistes ne pourrait être surestimé.

S'animant d'un esprit de vrai patriotisme, — lequel suppose et requiert la considération et l'amour du patriotisme d'autrui, — se plaçant bien au-dessus des jalousies politiques et des concurrences économiques, les humanistes de chaque civilisation chercheront à se comprendre les uns les autres, à se communiquer mutuellement ce que chaque civilisation a de magnanime et d'humain, afin que tous possèdent et aiment les biens intellectuels et moraux de l'homme, dont aucune civilisation ne détient un monopole.

Si ce mouvement pouvait s'entreprendre et se réaliser, son importance serait incalculable. En moins d'un demi-siècle, il aboutirait à fonder, sur des bases solides et inébranlables, la paix des esprits et celle des cœurs.

La préparation de la paix, n'est-elle pas, au premier plan, la tâche professionnelle du diplomate ? Lorsque la Providence m'amena à quitter la carrière publique pour me retirer, en Belgique, dans un cloître bénédictin, le dessein pacificateur, qui, toujours, m'avait animé, se

déplaça, du terrain politique sur le terrain spirituel. J'étais certain que la Providence donnerait à ma retraite elle-même un caractère vivant, afin que je puisse poursuivre, dans le silence, l'œuvre de rapprochement, de compréhension et de paix, qui fut, ma vie durant, l'objet concret de mon idéal: idéal confucianiste et idéal chrétien.

Chacun d'entre nous se doit de poursuivre un grand idéal. Mais, pour le réaliser, il faut garder les deux pieds par terre.

. . . . .

Je voudrais donc, aussitôt, concrétiser mes pensées, en présentant à mes amis d'Europe quelques aperçus personnels sur une œuvre chinoise toute récente, qui est à la veille d'être publiée et dont l'auteur a bien voulu me communiquer le manuscrit.

Elle traduit, dans notre langue classique la plus simple et la plus belle, un écrit qui contient le fondement même de la vie et de la civilisation chrétiennes, à savoir la révélation que nous apporta Jésus-Christ, de Nazareth. C'est la nouvelle version chinoise de l'Évangile

de Saint Jean, que vient d'écrire, avec une fidélité et un talent supérieurs, M. Jean Wu Ching-Hioung, Ministre de Chine près le Saint-Siège.

L'Évangile est une œuvre humaine et surhumaine. Je voudrais essayer de montrer au lecteur européen comment la langue classique chinoise exprime la doctrine révélée avec une profondeur qui tient à la nature même de l'idéographie, avec une richesse psychologique et une simplicité éminentes, qui donnent à l'expression de la pensée de Jésus-Christ, à sa personne et aux physionomies des personnages qui l'entourent ce cachet inimitable, qui est le propre de la vérité et du génie littéraire.

Je me limiterai à présenter quelques aperçus sur l'une ou l'autre page de la traduction de M. Wu Ching-Hioung. M. Wu est, à la fois, un diplomate très distingué, un grand lettré et un savant jurisconsulte, de réputation nationale et internationale. Il est un homme vraiment humain, père d'une famille de treize enfants. Il est un chrétien qui, dans une pratique personnelle quotidienne de sa foi, ne cesse d'approfondir le Christianisme.

Au cours de la dernière guerre, à la suggestion et sous la direction du Généralissime Chiang Kai-Shek, lequel est Protestant et méthodiste, M. Wu Ching-Hioung a entrepris et publié une traduction chinoise du Psautier, en langue classique, œuvre magistrale, revêtue de quatre approbations épiscopales catholiques[1] et qui s'est imposée, d'emblée, à tout le monde chrétien et à tout le monde lettré d'Extrême-Orient.

C'est sous la même haute direction de celui qui est devenu, depuis, le premier Président constitutionnel de la République Chinoise que M. Wu a entrepris et vient de terminer le travail considérable de traduction en langue classique chinoise du Nouveau Testament. L'Évangile de Saint Jean est une partie capitale de cette grande œuvre. En septembre 1947, M. Wu eut l'amabilité de m'en envoyer le manuscrit. Ces jours derniers, en août 1948, il a bien voulu me communiquer les onze volumes manuscrits

1. Son Éminence le Cardinal Tien, Archevêque de Pékin, LL. Exc. NN. SS. Yupin, Archevêque de Nankin, Haouissée, S.J., de nationalité française, Évêque de Shanghai et Tsu, S.J., Évêque de Haimen.

de sa traduction du Nouveau Testament complètement terminée. Je viens de les lire avec admiration. Le traducteur est demeuré à la hauteur de sa tâche et de son talent, du commencement jusqu'à la fin.

CHAPITRE III

DE L'HUMANISME CHINOIS A LA RÉVÉLATION ÉVANGÉLIQUE

J'INVITE mes lecteurs à s'approcher de Saint Jean comme s'ils appartenaient eux-mêmes à cette vaste et ancienne nation que ses citoyens et tous ses voisins appellent, depuis toujours et non sans fondement, « l'Empire du Milieu », — le milieu étant à égale distance de tous les extrêmes.

Considérons donc Saint Jean et suivons-le tel que M. Wu le considère et tel qu'il l'a suivi, tel qu'il l'a traduit, selon l'esprit et à la lettre. Abordons avec des yeux chinois le message du « disciple que Jésus aimait » et plaçons-nous au point de vue où se sont mis les sages de Chine lorsqu'ils ont voulu considérer et approfondir le cours de la vie humaine et qu'ils ont établi les normes de conduite qui sont la force millénaire de la Chine.

Ce point de vue est fondamental. Il importe de le déterminer très clairement. Je pense qu'il peut faciliter singulièrement l'audition des choses d'En-Haut.

. . . . .

Pour entrer dans ce point de vue, une première question se pose.

A quelle cause, à quel facteur évident, faut-il attribuer la naissance, à une antiquité aussi reculée, de la civilisation chinoise, son extension géographique, le développement numérique énorme des populations qui en sont tributaires et sa permanence inébranlable jusqu'aujourd'hui, en dépit de l'usure des siècles et des bouleversements qui n'ont pas manqué de la secouer?

La réponse est extrêmement simple.

Nos ancêtres ont saisi, plus tôt que bien d'autres groupements humains, la force profonde qui assure la vie et le développement des familles et ils ont organisé toute leur vie sociale et toute leur vie politique sur ce fondement.

La puissance de la ramure du chêne est toujours dépassée par la force de ses racines.

D'où viennent les générations humaines? En quelle terre s'enfoncent les racines de notre vie humaine personnelle à chacun de nous?

Nos parents nous ont donné le jour. Leurs âmes, comme les nôtres, furent créées par Dieu. Mais nous leur devons, à eux, d'avoir pu naître et nous héritons et recevons d'eux notre corps, notre constitution, notre tempérament, notre physionomie physique et morale, tout ce qui nous a permis, par l'acte créateur de Dieu, de devenir et d'être des personnes humaines, douées des facultés de connaître, de juger et d'aimer, douées de liberté.

Par quelle racine vivante, chaque personne ne cesse-t-elle de se relier à ses parents? Par quelle racine, chaque génération plonge-t-elle dans les générations auxquelles elle doit sa naissance?

Nous nous relions aux auteurs de nos jours par la piété filiale.

La piété filiale comporte une conscience éclairée de notre origine, des biens qu'elle nous a valus, du statut imprescriptible qu'elle nous confère, des droits, des devoirs et des charges dont elle nous revêt; la piété filiale exige une conduite constamment fidèle à ce statut.

Ce statut, ces devoirs et ces droits sont pro-

portionnés aux biens eux-mêmes qui, par nos parents, nous ont été donnés.

Notre faculté de connaître et de juger, notre faculté d'aimer sont, ici, en cause, comme l'est toute notre personnalité, sa valeur, ses limitations, son immortalité.

L'âme de l'homme, la personne humaine, sont immortelles.

Nos parents nous ont librement engendrés et c'est par eux que nous avons reçu de Dieu notre personnalité. Toute l'œuvre d'éducation dont nous avons été l'objet de leur part eut pour unique fin de guetter et de guider chaque progrès dans l'éveil de notre conscience, de conduire le développement normal de notre personne, de nous prémunir contre nos tendances aveugles d'orgueil et de recherches du « moi », de nous en guérir, de développer toutes nos facultés d'esprit et de cœur.

Le premier et le plus constant de nos devoirs est donc la reconnaissance envers nos parents; à défaut de cette reconnaissance, nous oublierions qui nous sommes et nous nous résignerions à un état d'inconscience et d'insolvabilité, ce qui nous conduirait à une déchéance.

Il ne suffit pas de dire: « je rendrai à mes enfants ce que mes parents m'ont donné à moi! » C'est à mes parents que je dois la reconnaissance, pour m'avoir rendu capable d'être un homme ou une femme et de devenir père ou mère; à mes parents, à ma famille, à toutes les générations qui ont constitué le peuple auquel j'appartiens, le genre humain dont je suis un membre!

Cette dette est insolvable et elle est irrémissible. Elle est là, tout entière, à l'heure même de la naissance. Elle demeure, tout entière, à l'heure de la mort.

Le constant et filial souci de faire honneur à cette dette est le principe et le facteur de la noblesse d'âme. Par cette incessante sollicitude, nous recevons une force intérieure invincible, pour accomplir, avec joie et sérénité, tous les sacrifices que notre dignité d'homme nous commande; elle est l'élément spirituel qui nous permet de comprendre quelle perfection doit être nôtre pour que nous soyons dignes de la condition humaine et capables d'être vraiment père ou mère et d'inspirer à nos enfants cette conscience bien formée, à défaut de

laquelle tout notre amour pour eux serait inopérant.

La piété filiale est le fondement de toute perfection morale, la source de toute fécondité et il n'est aucun de nos actes humains qui échappe à ses lois. Tous les hommes sont tenus, en toutes choses, de s'en inspirer, de la pratiquer. Dans notre devoir de fraternité vis-à-vis de nos semblables, nous avons l'obligation de nous entr'aider les uns les autres à progresser dans cette vertu, à révérer, indépendamment de leur nationalité et de leur condition sociale, les pères et mères de tous nos semblables.

Est-il un seul précepte qui ne soit pas compris dans celui-là? Quelle force éducatrice personnelle, quelle force sociale, nationale et internationale, quel élément de paix et de bonheur, l'obéissance à ce précepte apporte-t-elle, nécessairement, à tous ceux qui en apprécient l'éminente supériorité!

Par une disposition de la bonté de Dieu, la race chinoise tout entière, ses penseurs, ses hommes de lettres et ses illettrés, toute cette race a connu, pratiqué et célébré la piété filiale, dès avant l'époque reculée à laquelle Abraham,

Isaac et Jacob fondaient le peuple dont Moïse devait être, quelques siècles plus tard, le législateur et de qui allait naître Jésus.

Moïse, inspiré d'En-Haut, formula les préceptes fondamentaux qui, jusqu'à nos jours, sont justement appelés, dans tout le monde chrétien, « les Commandements de Dieu ». Parmi ces commandements, le premier de ceux qui concernent nos devoirs vis-à-vis de nos semblables est précisément le précepte de la piété filiale. A l'accomplissement de ce précepte, le législateur hébreu attache la promesse de la pérennité sur la terre: pérennité des familles, de la société, de la race.

C'est de ce point de vue fondamental que nous aborderons, avec un profond respect, la lecture et la méditation de l'Évangile de Saint Jean.

. . . . .

Une grande révélation ouvre cet Évangile. Elle nous place devant le fait authentique et inouï de la génération éternelle qui s'opère en Dieu, devant le mystère de l'amour paternel et de l'amour filial en Dieu, devant le mystère

de l'Esprit de sagesse et d'amour, en qui, dans l'unité de la Nature Divine, le Père et le Fils sont un seul Dieu.

. . . . . .

Pour des yeux et des cœurs d'hommes, pour des yeux et des cœurs de Chinois, voilà bien « l'Évangile », la Révélation nouvelle et ineffablement bonne, qui dépasse en profondeur et en attrait tout ce que l'homme aurait jamais pu concevoir, espérer et approcher.

Le message de Saint Jean débute magnanimement: « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. »

Pour désigner le Fils du Père éternel, Saint Jean a emprunté à la philosophie grecque le terme « *Verbe : Logos* » et il l'a revêtu d'un sens nouveau, un sens qu'avant lui Saint Paul avait formulé et précisé en une série d'expressions se complétant l'une l'autre.

Les Grecs désignaient sous le nom de *Logos* une puissance imaginaire, à laquelle ils attribuaient un caractère impersonnel et diffus et qu'ils considéraient comme un agent, un inter-

médiaire, par lequel Dieu aurait constitué l'univers et continuerait à le gouverner.

Saint Jean reprend aux philosophes grecs le terme « *Logos* ». Mais, à l'encontre de leurs conceptions, il déclare que le *Logos* est en Dieu et qu'il est Dieu. Ce mot est le nom propre et personnel de la Pensée intérieure de Dieu, en laquelle tout ce qui existe est vie, de toute éternité. Le *Logos* s'est incarné; il a pris notre nature humaine dans le sein d'une vierge; par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle engendra Jésus, qui est, personnellement, le Verbe du Père éternel.

Voilà la grande révélation, la révélation ineffablement bonne, « l'Évangile ».

L'expression de cette révélation en langue idéographique devait, nécessairement, susciter, en Chine, un problème de terminologie analogue à celui que Saint Jean dut résoudre lorsque, pour formuler cette révélation en langue alphabétique, il se décida à exprimer à la manière grecque le dogme de la génération en Dieu.

Ce même dogme, comment pouvons-nous et devons-nous l'exprimer en langue idéogra-

phique, pour qu'il soit formulé exactement et intégralement, à la manière chinoise?

. . . . .

A n'en pas douter, au « *Logos* » des Grecs, correspond, en Extrême-Orient, le 道, « *Tao* »[1] des Chinois.

L'étymologie de ce mot est très claire. Au radical 辶, « *Tch'o* » : « *marche* », — « *mouvement en avant* », on ajouta le caractère 首, « *Cheou* » : « *tête* », — « *principe* », — « *commencement* ».

Le caractère ainsi formé signifia successivement : « *marche intelligente* », — « *voie droite* » ; puis, métaphysiquement : « *chemin de la vertu* », — « *règle de conduite* », — « *Cause première* », — « *Souveraine Intelligence directrice* », — « *Raison primordiale suprême* ».

Lao-tse, au VIIe siècle avant Jésus-Christ, a écrit sur le 道 des pages superbes, corrélatives de celles de Platon et des philosophes grecs sur le *Logos*.

1. Prononcez: « to », *o* ouvert, comme dans « horloge », et longuement prolongé.

Il observe :

« Si le 道 pouvait être expliqué par les » hommes, il ne serait pas le 道 éternel. Si » son nom pouvait être défini par nous, il ne » serait pas le nom qui est de toute éternité.

» L'ineffable est l'origine du ciel et de la » terre. Par le fait qu'il donne le jour à toutes » choses, il peut être désigné.

» Or, l'homme, lorsqu'il est constamment » dégagé des passions, contemple l'essence » spirituelle de l'ineffable. Mais, s'il est sans » cesse affecté de passions, il ne voit le Prin- » cipe de toutes choses que par ce qui est » borné.

» Tels sont les deux aspects, très différents » l'un de l'autre, d'un Principe identique. » L'un et l'autre de ces aspects sont jugés » profonds. Ils sont profonds, et très pro- » fonds.

» Ceci est la porte de toutes les réalités » spirituelles. »[1]

1. *Tao Te King,* Chapitre I. — Le texte chinois, idéographique, est, ici, d'une concision admirable.

Dans les premières versions de l'Évangile destinées aux populations chinoises converties à la foi catholique, on craignit que l'emploi du terme 道 n'amenât quelque confusion avec les systèmes qui se revendiquent abusivement de Lao-tse et que l'on désigne, à tort, indistinctement, sous le nom de « Taoïsme » et l'on employa, de préférence, les deux caractères 聖言, « *Cheng Yén* », qui signifient « Sainte Parole »[1].

Cette même attitude de prudence et de timidité, qui, au début, était explicable, avait été celle de certains Pères de l'Église, au deuxième siècle de l'ère chrétienne. Pour désigner la Seconde Personne de la Sainte Trinité, ils crurent opportun d'employer les termes « *Sermo* » et « *Ratio* », vocables manifestement insuffisants et qui n'ont pas été retenus par les théologiens et par la Sainte Église.

Dans sa version de saint Jean, M. Wu Ching-Hioung prend résolument le terme 道.

1. Le terme 言 « *Yén* » signifie : « *mot* », — « *parole* », — « *parler* », — « *exprimer* ». Figurativement, il représente une bouche, d'où s'échappent des sons. C'est un vocable fort ordinaire et qui est loin d'avoir la richesse étymologique et la dignité du terme 道.

Tous les lettrés chinois saisiront, d'emblée et parfaitement, qu'entre le 道 de Lao-tse et le 道 de Saint Jean il y a une distance analogue à celle qui sépare le *Logos* de Platon et des philosophes grecs du terme « *Logos* », si justement choisi par Saint Jean pour désigner la Personne de Jésus-Christ, qui est, en Dieu, le Fils du Père éternel et qui est Dieu[1].

1. *Les « Origines du terme et de la doctrine du Logos »* sont exposés avec autant de concision que de clarté par le P. Alfred Durand, S. J., dans une note remarquable de *L'Évangile de Saint Jean traduit et commenté* par cet auteur. Le P. Durand cite les termes splendides par lesquels Saint Paul fut le premier à désigner Jésus-Christ, qu'il appelle « *l'image de Dieu* », — « *le rayonnement de sa gloire* », — « *l'empreinte de sa substance* », — « *le premier-né de la création* », — « *le Principe* », — « *la Sagesse* », — « *la Plénitude* ». Le terme « *Logos* » de Saint Jean apporta à ces appellations un couronnement définitif.

La nécessité d'adopter, en chinois, le caractère 道 pour rendre le sens du terme « *Logos* » s'avère de jour en jour davantage. Tout récemment, le P. Fan Kia-Ping a publié, à la *Catholic Truth Society*, à Hong-Kong, (Série *Vita Spiritualis*, n° 2) une traduction chinoise du très bel opuscule de Dom Columba Marmion: *Sponsa Verbi, la vierge consacrée au Christ*, conférences spirituelles destinées à des religieuses.

S'inspirant du Commentaire de Saint Bernard sur le *Cantique des Cantiques*, l'Abbé de Maredsous y traite de « l'union admirable que le Verbe de Dieu veut contracter avec les vierges », « du seul fait de leur consécration au

Christ et de l'état de perfection qui en découle pour elles ».

La version chinoise de ces conférences eut été singulièrement amenuisée et presque dépouillée de sens s'il avait fallu traduire le terme « *Logos* » par les mots 言 辭. Le traducteur a employé le terme 道, qu'il fait précéder du qualificatif « saint ».

Il n'est pas douteux que toute l'opinion lettrée de Chine sera, par l'emploi même du terme 道, en mesure de saisir la signification réelle de la Personne et de la mission de Jésus-Christ, comme ce fut le cas pour les contemporains de Saint Jean, qui, à cet effet, dans une véritable inspiration d'En-Haut, employa le terme « *Logos* ».

CHAPITRE IV

L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN EN LANGUE CHINOISE

Ceci dit, ouvrons l'Évangile.

« Quelle splendeur ! Quelle pureté de regard et quelle précision de vue ! Quelle immensité ! » Voilà mon cri du cœur en lisant, ici, en chinois, les quatorze premiers versets du Prologue de Saint Jean.

Pour rendre dans la langue maternelle de l'Extrême-Orient ces quatorze versets, le traducteur a adopté le style lapidaire du *Che King*, le *Livre des Odes*, l'un de nos tout premiers classiques, qui date du second millénaire avant Jésus-Christ.

Ce style est d'une concision extrême.

Chaque membre de phrase se constitue uniformément de quatre caractères. Dans un rythme simple et puissant, avec une force calme et irrésistible, voici, l'une après l'autre, les propositions dogmatiques par lesquelles saint Jean nous introduit en présence de la Personne divine de Jésus. Chacune de ces propositions est un joyau. Un langage humain pourrait-il exprimer plus noblement, plus fidè-

lement, ce que l'apôtre désire nous transmettre ?

Jamais, jusqu'ici, la révélation de Saint Jean, que, depuis mon ordination sacerdotale, en 1935, je relis et récite, tous les jours, à la messe, jamais elle ne m'est apparue dans une lumière aussi belle, aussi vive et aussi pénétrante.

Les idéogrammes ont une singulière capacité de « réalisation », d'analyse et de synthèse.

L'évangéliste, je l'ai formulé déjà, nous met en présence de la vie intérieure éternelle de Dieu.

Dieu est Père, sans commencement. Il est Parole substantielle et personnelle, Verbe et Fils, qui, rendant et donnant à son Père amour pour amour, se rencontre avec lui dans l'unité du Saint-Esprit, Troisième Personne divine. Cette Troisième Personne procède de la Première et de la Seconde. Par l'opération du Saint-Esprit, le Verbe, en obéissance à son Père, s'est fait homme, pour nous rendre participants, nous, pauvres humains, à la nature même de notre Créateur et nous constituer fils adoptifs de Dieu.

En approfondissant la portée du terme 道,

en découvrant dans ce terme tout ce dont l'enrichit la transfiguration que Saint Jean imprima au terme *Logos*, nous sommes face à cette paternité éternelle de Dieu, qui engendre son Fils, et nous adorons en celui-ci un amour filial unique, infini et divin, — cet amour filial éternel, à l'image duquel, dans nos cœurs d'hommes, un devoir, un besoin inné de piété filiale nous porte à nous enraciner dans la vie morale et spirituelle des père et mère qui nous ont engendrés, — à nous efforcer sans cesse, par reconnaissance, de rendre à nos parents, autant que nous le pouvons, cette vie elle-même que nous tenons d'eux, — à développer sans cesse en nous l'héritage d'humanité qu'ils nous ont légué.

. . . . .

« Au commencement était le 道, et le 道 était en Dieu, et le 道 était Dieu. »

Jésus-Christ est le 道 fait chair, venant nous révéler la vie de Dieu et nous dévoiler, dans son cœur d'homme, quelle piété filiale il porte à son Père.

Par obéissance à son Père, pour exécuter

la volonté de son Père, pour glorifier son Père, il accomplit la mission rédemptrice dont nous sommes les objets.

Dès lors, il a voulu devenir et il est devenu notre Frère, afin de nous élever à la dignité que son Père voulait qu'il nous conférât.

Ainsi s'est-il offert lui-même pour nous donner de recevoir l'Esprit divin de piété filiale et d'être animés vis-à-vis de son Père de cet Esprit dans lequel lui, Verbe fait homme, aime son Père et qui est l'Esprit personnel et substantiel dans lequel le Père l'aime et nous aime.

Ce fait synthétise et domine toute la révélation chrétienne, tout l'Évangile, tout le Nouveau Testament, toute notre rénovation en Jésus-Christ, toute la vie de la Sainte Église universelle et immortelle.

Présentée sous cet aspect principal, qui est supérieur au temps et à l'espace, la révélation chrétienne apparaît intégrale.

Elle ne saurait pas ne pas revêtir pour les intellectuels de Chine et, par eux, pour notre peuple tout entier, la portée que revêtit, pour le monde pensant grec et romain: « En Dieu

était le Verbe et le Verbe était Dieu. » « Il nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. »

. . . . .

C'est à l'âge de douze ans que Jésus a posé le premier acte public par lequel, dans la conscience de sa filiation personnelle divine, il donna jour, avec éclat, à son devoir de piété filiale vis-à-vis de son Père. L'évangéliste Saint Luc avait rapporté le fait, et Saint Jean n'y revient pas. Telle quelle, l'initiative de cet Enfant revêt une portée de principe, qui éclaire toute la religion de Jésus-Christ et toute sa mission. Elle demande notre respectueuse et très attentive considération.

Trois jours durant, Jésus se dérobe à sa mère et à Joseph, son père adoptif. Il s'est rendu au temple de Jérusalem et il a pris place au milieu des docteurs. Il stupéfie son auditoire par la profondeur de ses questions et la sagesse de ses réponses. Et lorsque Joseph et Marie, éplorés, le retrouvent, il estime inopportun de leur expliquer son attitude à leur égard. C'est

lui qui les interroge: « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père? » Reproche à peine déguisé de ce qu'ils n'aient point saisi son devoir supérieur de piété filiale. Il n'insiste pas davantage. Aussitôt, il les accompagne et leur demeure soumis.

Tout de même, à partir de ce jour-là, il dut y avoir quelque chose de changé dans l'atmosphère du modeste foyer de ces humbles personnes! Saint Luc poursuit: « Sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur. Et Jésus progressait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »[1]

. . . . .

C'est à l'Esprit de Dieu de daigner se constituer notre maître et de condescendre à nous éduquer, pour que nous puissions percevoir, à la lumière déifique, la piété filiale du Verbe de Dieu, qui, par obéissance, accepte l'humiliation de naître « Fils de l'homme », afin de conférer aux hommes une filiation adoptive divine et de nous constituer ses frères et ses

1. Évangile selon S. Luc, II, 41-52.

cohéritiers dans le Royaume spirituel du Très-Haut.

Jamais aucun homme, si orgueilleux et si « totalitaire » qu'il ait pu être, n'a été en mesure d'imaginer et d'ambitionner, d'aussi loin que ce soit, le destin ineffablement heureux et glorieux auquel aspirent et que recevront, de plein droit, par les mérites infinis de Jésus, la charité et l'humilité chrétiennes, la charité et l'humilité de toutes les âmes de bonne volonté. Et ce destin ne leur sera pas dérobé.

Le mystère de Dieu ne peut s'exprimer intégralement en aucune langue humaine. Mais je cacherais ma pensée si je ne disais ici ma félicité personnelle d'avoir pu lire en langue classique idéographique cette révélation de Saint Jean, dont nos yeux, me semble-t-il, bien mieux que nos oreilles, peuvent nous aider à approcher la synthèse, — pour être introduits ensuite, très humblement, par l'Esprit Saint, dans la contemplation de l'insondable mystère.

. . . . .

Nous poursuivons la lecture de l'évangile de l'apôtre Saint Jean. Nous descendons des

hauteurs divines jusqu'à l'humble niveau des choses humaines, où la faiblesse et le péché côtoient la grâce rédemptrice et la sainteté. Voici, au chapitre IV, près du puits de Sichar, l'entretien de Jésus avec une Samaritaine[1].

En lisant cette version chinoise, je ne puis m'empêcher de m'interroger : « Suis-je bien ici en Palestine? Cette femme est-elle Samaritaine? Par quelle illusion m'apparaît-elle comme étant peut-être de mon propre pays?... »

Jésus aborde une femme et il commence l'entretien en lui demandant à boire; elle se croit inconnue de lui. Prenons, une à une, les réponses qu'elle lui fait et les questions qu'à son tour elle lui pose. Elle est consciente de l'intuition fine et pénétrante de son cœur. Elle avait cru pouvoir se mesurer avec celui dont l'abord l'étonna. Soudain, elle se sent dépassée, infiniment dépassée, par un fait imprévu: son interlocuteur lui porte une charité divine, qui la retirera de son péché.

1. « Les « *Entretiens* » sont un genre littéraire qui peut atteindre une valeur humaine sans pareille. Nous le rencontrons à chaque page de l'Évangile. Il a donné jour au seul de nos grands classiques qui soit l'œuvre personnelle de Confucius: le « *Liun Yu* », les « *Entretiens* ».

Combien le cœur d'une femme est-il délicat et profond! Combien peut-il être pur, — ou être impur! Jésus, Fils de Dieu est venu en ce monde pour régénérer le cœur lui-même de celles qui sont destinées, de génération en génération, à engendrer toute l'humanité.

Devant le témoignage que leur apporte leur concitoyenne, dont ils connaissaient la vie personnelle et dont ils perçoivent, soudain, l'étonnante résurrection morale, les Samaritains, d'un seul mouvement, se portent, en masse, vers l'étranger qui traversait le territoire de leur pays; ils l'invitent à y séjourner et ils le proclament « Sauveur du monde ». Or, cet étranger était un Juif, et les Juifs ne jouissaient guère de popularité auprès de leurs voisins samaritains.

De ce dernier point de vue, l'incident du puits de Sichar se situe moralement au centre même de l'univers d'aujourd'hui: en quelqu'une de ces régions multiples où les hommes se rengorgent vis-à-vis de tous ceux qui leur sont étrangers et dont ils redoutent l'emprise, — régions où la révélation de Jésus risque, sans cesse, d'être confondue avec les parti-

cularismes sociaux ou les prosélytismes nationaux de ceux-là mêmes qui en transportent le message.

A Sichar, cette confusion n'exista point. Jésus, par sa seule présence, l'avait dissipée. C'est donc à plus d'un titre qu'en lisant cette version chinoise je pourrais croire et désirer que la scène qu'elle nous dépeint puisse se passer, aujourd'hui, dans mon pays, d'autant plus que nous sommes au moment capital auquel la femme chinoise quitte les ligatures qui avaient gêné et contrarié, pendant des siècles, le développement intégral de sa profonde et douce personnalité.

Nous voici, effectivement, au centre de la vie du genre humain. Voici Jésus, Fils de Dieu, vivant au milieu d'ingrats et de jaloux.

L'ingratitude et la jalousie sont la grande plaie qui ravage la vie des orgueilleux, de ces hommes qui veulent être leur propre principe et leur propre fin. Elles sont incompatibles avec la notion même de grandeur humaine. Elles sont le contrepied du Confucianisme et du Christianisme. Elles sont un foyer de mal.

Dès le Chapitre VI de Saint Jean, le drame

du genre humain prend toute son ampleur: duel entre l'ingratitude et la bonté, entre la haine et la rédemption.

Jésus sera la victime et le vainqueur de ce duel.

Il fixe posément le nœud du drame et son attitude elle-même nous fait comprendre l'opposition scandalisée dont il est l'objet de la part de ses compatriotes. Il éclaire définitivement l'économie et la vocation du genre humain, économie et vocation que la Bible révélait aux Juifs et dont les contemporains avaient perdu la clef. Il proclame devant eux sa divinité: « Avant qu'Abraham fut, **JE SUIS.** »[1]

. . . . . .

Ayant ouvert le manuscrit chinois de Saint Jean que M. Wu Ching-Hioung m'avait envoyé, je m'attendais à n'en lire qu'un chapitre à la fois; je pensais que la densité de chaque verset serait, par elle-même, un élément dont l'importance m'empêcherait de continuer davantage la lecture.

1. Évangile selon S. Jean, VIII, 58.

Je fus tout surpris de me voir emporté par le courant du récit et par l'éminente beauté des exposés dogmatiques, de sorte que j'avais lu la moitié de l'Évangile avant de m'apercevoir de l'enthousiasme et de l'amour qui me faisaient boire à longs traits cette eau vive qui donne la vie éternelle. Elle jaillira, aujourd'hui et demain, avec surabondance, en Extrême-Orient.

Chaque parole de l'Évangile est un témoignage de la plus grande des rencontres: Dieu, Créateur de l'univers, reprend, dans le sein de sa miséricorde, l'homme qui a péché; il le régénère, pour l'élever au-dessus de son origine et lui conférer, par grâce, — une grâce d'amour, — l'état, la condition et les pouvoirs d'enfant du Créateur.

Par l'action personnelle de l'Esprit de Dieu en chacun de nous, la parole évangélique possède la force de nous pénétrer et d'être en nous un agent permanent de vie surnaturelle. Nous recevons la faculté de l'absorber et de l'assimiler, comme nourriture de l'âme, de l'esprit et du cœur. Dès lors, la seule attitude qui nous convienne est d'être réceptif et de

prendre, avec une audacieuse humilité, le message sanctifiant, nous efforçant de le saisir dans toute l'étendue et dans toute la profondeur de la doctrine qu'il nous apporte. Il nous faut, en effet, « saisir la parole », la prendre, telle qu'elle fut proférée et telle qu'elle est, la faire nôtre, la comprendre, autant que Dieu daigne nous y admettre.

La parole divine est agissante et, sans cesse, génératrice; son action en nous est continue; elle est patiente; elle est respectueuse de notre liberté; elle est plus délicate que le souffle le plus léger de la plus douce des voix. Dans l'âme fidèle, cette action de Dieu est sans cesse progressive et c'est par elle que se développent l'amour et la vie.

Notre premier devoir est de ne pas *nous distraire volontairement* du message que nous apporte cette parole, à la fois créatrice et rédemptrice.

Il nous faut, au contraire, la mûrir, patiemment et persévéramment, de sorte qu'elle devienne l'informatrice souveraine de notre pensée et de nos jugements, le guide de nos sentiments, le principe de nos actes personnels

quotidiens vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis de nos semblables; de sorte qu'elle devienne la substance de notre être tout entier.

Chaque parole de Jésus-Christ contient, éminemment, un principe vital surnaturel.

Chacune de ses paroles, en elle-même, n'est pas inférieure à l'Évangile tout entier.

Mais l'Évangile tout entier n'est qu'une seule parole.

Cette unique parole, c'est Jésus lui-même, Jésus lui seul: Jésus, le Fils filial par excellence, le Fils unique, Celui qui, seul, est pleinement Fils, étant le Verbe, Lumière de Lumière, de Celui qui, seul, est pleinement et uniquement Père, — Jésus, le Fils, qui, selon le terme splendide des versions grecque et chinoise de Saint Jean, « manifeste » et, à la fois, « conduit à nous » le Père.

L'Un et l'Autre sont « Celui qui est », dans l'unité de l'Esprit de Vérité et d'Amour, qui procède, à un titre égal, de l'Un et de l'Autre[1].

1. Évangile selon S. Jean, I, 18. — D'après les renseignement obligeants qui me sont donnés, je puis voir que le terme grec employé par saint Jean a été admirablement rendu en langue chinoise, — dans le sens complexe de

Saint Jean est simplement un témoin éclairé et fidèle. Il nous transmet ce qu'il a « entendu », ce qu'il a « vu » de ses yeux, ce qu'il a « contemplé » et ce que ses mains ont « touché » du Verbe de vie[1] et ce que tous les livres du monde entier sont incapables d'épuiser et de circonscrire[2].

L'ensemble du récit et de l'exposé évangélique de Saint Jean atteint, pour nous, Chinois, dans cette version si fidèle de M. Wu Ching-Hioung, une beauté et une profondeur que les versions en langue alphabétique ne pourraient jamais égaler, — pour nous!

Je demande à M. Wu Ching-Hioung, lorsqu'il lira ces lignes, de me pardonner la liberté de mon appréciation.

Je ne considère pas sa personne, ni le fait qu'il est l'auteur de cette traduction chinoise dont j'ébauche ici un modeste commentaire. Je ne fais pas le commentaire d'une traduction. Je me borne, très humblement, à exprimer,

« manifester » une réalité et de la « sortir » d'elle-même pour nous la donner. — En grec : « ἐξηγήσατο » ; en chinois : « 宣己未而出之矣 ».

1. Première Épître de S. Jean, I, 1.
2. Cf. Évangile selon S. Jean, XXI, 25.

du mieux qu'il m'est possible, comment la lecture de cette version chinoise de Saint Jean opère en moi et opérera parmi nous, Chinois, une œuvre d'évangélisation incomparable. Elle nous offre l'annonce du salut, telle que, j'en ai l'assurance intime, Saint Jean l'aurait présentée et l'aurait écrite, si Dieu eût disposé qu'il fût Chinois et lui eût donné de l'être. Mon ami Wu Ching-Hioung et moi-même, nous n'avons d'ailleurs qu'une chose à désirer et à viser: que tous les yeux et tous les cœurs s'ouvrent et grandissent davantage, pour voir et recevoir Jésus, autant qu'il daigne se montrer et se donner, — et que nous, nous disparaissions.

Car Jésus nous montre le Père et nous conduit au Père!

. . . . .

Au point culminant de son action évangélisatrice, le Verbe fait chair, ayant achevé l'œuvre que son Père lui avait confiée, adresse au Père une prière sacerdotale, qui est la synthèse de tout le Nouveau Testament.

Jésus rend compte de l'œuvre qu'il a accom-

plie et, parlant à son Père en présence même des disciples, qu'il daigne et veut admettre à cette ineffable allocution, il trace à ceux-ci l'œuvre qu'après lui et avec lui ils auront à parfaire.

Entre l'œuvre faite et l'œuvre à faire, se place le sacrifice sanglant de Jésus sur la croix, sacrifice dont le Seigneur vient de réaliser lui-même et de présenter à Dieu, son Père, l'auguste offrande. Cette offrande est l'oblation réelle et mystérieuse que nous, qui participons à son sacerdoce, renouvelons, tous les jours, à la messe.

La version chinoise, s'inspirant du génie de notre langue, donne ce discours de Jésus à la troisième personne. Dans la ligne même de l'esprit chinois, le pronom « vous » et le possessif « votre », qui désignent le Père, sont traduits par les expressions « *le Père* » ou « *du Père* ». Il s'ensuit que le terme « Père » revient continuellement. Il domine chaque mot et chaque membre de phrase, comme, dans l'esprit et le cœur de Jésus, la pensée et l'amour souverains qu'il porte à son Père dominent ineffablement et exclusivement son être tout entier.

Je voudrais, ici, introduire une parenthèse.

Nous, Chinois, comprenons très difficilement que la civilisation occidentale ne soit pas basée, au même degré que la nôtre, sur la reconnaissance, c'est-à-dire, sur la piété filiale. L'homme tient sa vie de ses père et mère; il est, à chaque instant, détenteur et responsable de cette vie reçue d'eux et qu'il doit honorer, conserver, dépenser et transmettre. Notre vie n'est-elle pas notre tout? Pour Jésus-Christ, Verbe du Père, « qui a en Lui la vie »[1], Verbe fait chair, qui « est la vie »[2], pour lui, son Père, l'amour qu'il porte à son Père, l'obéissance qu'il lui donne, l'Esprit dans lequel il est un avec lui, — son Père, la gloire de son Père, c'est l'unique présent et l'unique éternel. Car c'est uniquement par amour pour son Père et en obéissance à son Père qu'il nous a aimés, qu'il s'est fait homme pour nous et qu'il nous donne l'Esprit par lequel nous recevons « la vie » et sommes devenus véritablement enfants de Dieu.

La piété filiale de Jésus-Christ est le principe

1. Évangile selon S. Jean, v, 26.
2. *Ibid.*, xiv, 6.

de notre rédemption, de notre salut, de notre vie éternelle.

. . . . . .

La prière sacerdotale de Jésus n'est-elle pas, pour nous, la manifestation la plus prenante de sa vie intérieure et de la vie intérieure de la Très Sainte Trinité?

N'est-elle pas, ici-bas, le jet de lumière le plus pur éclairant notre destinée, qui consiste à recevoir en nous l'amour dont Dieu a aimé son Fils [1] et à porter à Dieu l'amour que son Fils lui porte, cet amour unique, qui a nom l'Esprit Saint, lequel, seul, nous apprend comment prier, comment adorer et aimer le Père éternel?

Au moment où il va proférer la prière sacerdotale, Jésus déclare: « Le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti du Père. » [2]

Nous sommes confondus de ce que Notre Seigneur ait daigné s'exprimer ainsi devant nous, pécheurs et ingrats. Mais, en nous humi-

1. *Ibid.*, XVII, 26.
1. *Ibid.*, XVI, 27.

liant, nous saisissons, avec une très profonde reconnaissance, que le Père très aimant et son Fils et l'Esprit dans lequel ils sont un, aient voulu, dans leur miséricorde, que nous entendions cette parole, pour être amenés par elle à reconnaître notre vocation, à quitter nos volontés pécheresses et à recevoir une volonté filiale, une piété filiale, envers Celui qui, de toute éternité, est « notre Père ».

A l'achèvement de la prière sacerdotale, la passion et la crucifixion de Jésus sont l'accomplissement plénier de sa prière, de son message et de toute sa vie.

. . . . .

Jean est le seul évangéliste qui fut témoin de la passion. Il consigne son témoignage bien longtemps après les autres et se limite à quelques faits primordiaux, qu'il voit de ses yeux à lui, « disciple que Jésus aimait », — quelques exposés qu'il rapporte fidèlement, « filialement ». La sobriété de son récit en souligne la valeur suprême. Elle nous fait toucher l'unité de vue et la profondeur dans lesquelles il a suivi le divin Condamné, qui s'offrait, en

souveraine liberté, à son Père, Dieu trois fois saint, comme victime expiatoire de nos péchés.

A l'instar des trois autres évangélistes, Jean, qui en fut le témoin personnel, relate la précipitation, la faiblesse et la faute de Pierre[1].

Le témoignage de Jean au sujet de Pierre est la preuve la plus touchante de la profonde fraternité qui les unissait, amitié spirituelle dont la valeur dépasse de beaucoup ce que l'homme ordinaire peut imaginer et concevoir. Ce témoignage est, pour nous, un précieux enseignement, une salutaire leçon. Il nous dévoile l'âme tout entière, l'humilité et la grandeur morale de l'apôtre Saint Pierre, qui désire que la miséricorde de Dieu soit glorifiée dans la publication de sa faute à lui, dans celle de son repentir immédiat et de sa résurrection spirituelle, — par laquelle il put devenir le pasteur authentique de l'Église universelle, donnant sa vie, sur la croix, pour tous les pasteurs et toutes les brebis et transmettant sa fonction et sa charge à la lignée continue des

1. Évangile selon S. Jean, XVIII, 15-18 et 25-27.

évêques de Rome, dont chacun s'appelle « Successeur de Pierre ».

En dépit des apparences, le témoignage public de Saint Jean au sujet de la chute et du reniement de Saint Pierre nous dévoile, je me permets d'y insister, quelle affection Pierre et Jean se portaient l'un à l'autre et quelle était la force de cet amour dans le cœur de Jean. Il nous fait toucher, comme de la main, combien, dans l'Église des premiers jours, les disciples de Jésus s'aimaient les uns les autres. Seule, une affection pareille permettait une pareille franchise. Mais combien cette franchise affermissait l'affection.

Quel est le fondement d'une telle simplicité et d'une telle grandeur ? Jésus avait dit à ses disciples les paroles définitives, dont ils n'avaient pas saisi la profondeur au moment où ils les entendirent de sa bouche: « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » — « Je vis et vous vivez. » — « Je suis dans mon Père et vous êtes en moi, et je suis en vous. » — « Celui qui m'aime sera aimé par mon Père. » — « Nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure en lui. » — « La parole

que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. »[1]

Le fondement, faut-il le désigner davantage? Il est unique et il est total: la piété filiale que Jésus porte à son Père et qu'il transmet à ses disciples, devenus, grâce à lui, enfants adoptifs du Père[2].

. . . . .

Devant le tribunal du procurateur romain de Judée, l'obéissance de Jésus-Christ à son Père se revêt d'une majesté divine: « Mon royaume n'est pas de ce monde. » — « Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité; quiconque est de la vérité écoute ma voix. »

Cette dignité surhumaine confond le juge;

1. Évangile selon S. Jean, XIII, 34; XIV, 19, 20, 21, 23 et 24.

2. La date à laquelle Saint Jean écrit son évangile, fort longtemps après le décès de Saint Pierre, ne modifie pas le caractère que nous attachons à son témoignage. Les apôtres et leurs disciples immédiats n'auraient pu accomplir, au milieu d'un monde complètement étranger et hostile, l'œuvre gigantesque qu'ils avaient assumée, s'ils n'avaient eu, entre eux, cette unanimité d'esprit, de cœur et de parole, à défaut de laquelle aucun grand mouvement ne saurait « partir ».

il interroge: « D'où es-tu? » Jean observe: « Jésus ne lui fit aucune réponse. » Pilate, alors, de souligner le pouvoir discrétionnaire que sa fonction lui donne vis-à-vis de l'accusé.

La réponse ne se fait pas attendre: « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'En-Haut. »

La passion de Jésus est endurée par lui en obéissance totale à son Père.

On l'emmène « au lieu dénommé Calvaire ». Jean observe: « C'est là qu'ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu. »[1]

Comment Dieu, dans son infinie miséricorde pour nous, a-t-il pu imposer à son Fils unique, le 道 devenu homme, de subir, dans l'acte même de son oblation pour le salut spirituel du monde, le traitement si indigne et si humiliant qui lui fut infligé ? Ceci pourrait-il nous faire mesurer, à chacun de nous, la profondeur de notre orgueil, la profondeur de l'orgueilleuse ingratitude humaine, qui nécessita une compensation aussi auguste, une expia-

1. Évangile selon S. Jean, XVIII, 36, 37; XIX, 9, 11, 18.

tion qui fut infinie ? Quel mystère adorable : en Dieu d'amour paternel ; en Jésus, de piété filiale !

. . . . .

Jean consigne en très peu de mots les diverses phases du drame de la passion. Mais voici qu'il s'arrête pour nous rapporter un épisode où le Seigneur le fait intervenir.

Près de Jésus en croix, se tenaient quatre personnes amies : sa mère et la sœur de celle-ci ; une pécheresse convertie, Marie-Madeleine ; et, enfin, Jean lui-même. « Jésus, ayant vu sa mère et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Ensuite, il dit au disciple : Voilà votre mère. »

De la croix où il s'immole, Jésus confie à Marie celui qui, plus que tout autre, est son fils spirituel et il confie sa mère à ce disciple préféré. Jean reçoit, sur le Calvaire, un héritage de piété filiale, héritage que jamais homme n'aurait pu ambitionner : il reçoit pour mère la Mère du Fils de Dieu. « Et, depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui. »

« Après cela, » — acte testamentaire unique, — « tout était maintenant consommé ». Jésus dit: « J'ai soif », et il précisa: « Tout est consommé. » Puis, « baissant la tête, il rendit l'esprit ».

Lorsque, ce même soir, on vint le détacher de la croix, « le voyant déjà mort », « un des soldats lui transperça le côté avec sa lance et, aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau ». Jean ajoute: « Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai, et il sait qu'il dit vrai. »[1]

. . . . .

Une journée de sabbat, le sabbat de Pâques, suivait immédiatement celle de la mort du Christ.

Le surlendemain de la mort, de grand matin, la pécheresse convertie, Marie-Madeleine, elle, la première, se rend au tombeau et, le trouvant ouvert, court avertir Pierre et Jean: « Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur et nous ne savons où ils l'ont mis! » Tous deux s'em-

1. Évangile selon S. Jean, XIX, 25-30, 33-35.

pressent d'accourir. Ils constatent la disparition du corps de Jésus, ne comprennent pas et s'en retournent. Marie-Madeleine, qui les avait suivis vers le tombeau, reste près du sépulcre vide et elle pleure.

Elle sera la première à revoir le Seigneur ressuscité.

Jésus lui apparaît: « Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? » Puis, un seul mot, son nom à elle: « Marie. » Elle le reconnaît! « Ne me touchez point, lui dit-il aussitôt, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Mais allez à mes frères et dites leur: Je monte vers mon Père et vers votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »[1]

Le soir même, Jésus apparaissait à Pierre et aux disciples, à l'exception de Thomas, absent, qui allait le voir, avec eux tous, huit jours plus tard. Pendant quarante jours, ses apparitions se réitèrent; elles sont réelles et tangibles; il va jusqu'à manger devant et avec eux. A l'une de ces rencontres, — Jean le relate avec la plus haute sollicitude, — le Seigneur

1. *Ibid.*, XX, 2, 15 et 17.

confie à Pierre la charge pastorale universelle sur tous les pasteurs et tous les fidèles.

Le quarantième jour après Pâques, les apôtres assistent à l'ascension vers le ciel du divin Ressuscité.

Dix jours plus tard, la descente du Saint-Esprit, que Jésus leur avait promis, opère la fondation de la Sainte Église éternelle.

. . . . .

Pourquoi, dans l'ordre de la Providence, fallut-il attendre tant de millénaires pour que le sacrifice du Fils de Dieu fait homme vint opérer la rédemption spirituelle de l'humanité? Pourquoi, ce sacrifice étant accompli et l'Église fondée, faut-il attendre tant de siècles pour que la révélation dont il ouvre le sceau soit connue et puisse être accueillie par ce tiers de l'humanité, que constitue, entre les hommes, la race jaune? Pourquoi Dieu, dans son insondable miséricorde, m'a-t-il donné, de préférence à tant de millions de mes compatriotes, d'être du petit nombre d'entre ceux, qui, à ce moment, ont reconnu la vérité du message chrétien et sont devenus membres de la Sainte

Église? Pourquoi m'a-t-il appelé à être du nombre infiniment plus restreint encore de ceux qui ont été revêtus du sacerdoce chrétien et détiennent le pouvoir de réitérer, sur les autels, le sacrifice de Jésus au Calvaire et d'en appliquer les fruits en pardonnant les péchés de leurs semblables? Pourquoi Dieu, inlassable dans sa miséricorde et sa munificence, me donne-t-il, aujourd'hui, de lire, dans ma propre langue, comme s'il était écrit du pinceau de Saint Jean lui-même, le témoignage du « disciple que Jésus aimait », de celui qui, ayant « entendu », ayant « vu », ayant « touché », nous annonce « la vie éternelle qui était dans le sein du Père et qui nous a été manifestée », nous l'annonce afin que nous soyions « en communion » avec lui, Jean, auteur de cet évangile, « et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ »: « afin que notre joie soit complète »[1]?

. . . . .

J'ai longuement insisté sur la grande révélation que Jésus nous a faite: le mystère de la

1. Première épître de S. Jean, I, 1-4.

paternité et de la filiation en Dieu, le mystère de notre vocation à une adoption divine.

Ce mystère, l'apôtre Philippe en avait saisi toute l'ampleur étonnante, lorsqu'à la Dernière Cène, se faisant le porte-parole de tous, il dit à Jésus: « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » A quoi Jésus avait répondu: « Voilà longtemps que je suis avec vous et tu ne m'as pas connu! Philippe, celui qui m'a vu a vu aussi le Père. »[1]

« Celui qui m'a vu a vu aussi le Père. »

Ce sont les actes les plus simples de Jésus, ses actes de bonté, de véracité et de religion, qui nous indiquent la seule voie par laquelle nous puissions nous approcher de lui et du Père, à savoir: la piété filiale.

En recevant l'Esprit de piété filiale, en imitant, de notre mieux, la piété filiale de Jésus, nous pouvons être introduits, humblement et avec une affectueuse vénération, dans la mentalité dont ses actes et ses exemples sont la constante et très profonde expression.

Cette imitation et cette pratique sincères et fidèles seront guidées par l'Esprit de Dieu. Il

1. Évangile selon S. Jean, XIV, 8-9.

nous conduira, par une expérience personnelle progressive, dans la connaissance de la personne de Jésus, de sa vie et de son œuvre; en particulier, dans la connaissance véritable de ses rapports avec son Père et de nos rapports réels avec lui et avec le Père. Nos intelligences seront alors introduites dans la lumière de Dieu. Jésus nous en avertit: « Celui qui accomplit la vérité vient à la lumière », parce que les œuvres de celui qui accomplit la vérité « sont faites en Dieu »[1].

A l'heure du supplice suprême, dans les angoisses, qui, à ce sommet de douleur, l'étreignirent, corps et âme, Jésus demeura détaché de ses propres tortures. Sa force d'âme se fit jour magnanimement dans sa piété filiale pour son Père et, après lui, pour la Vierge qui l'avait porté dans son sein et dont il demeurait l'Enfant. Le testament par lequel il confie sa mère au disciple qu'il aimait est un testament de piété filiale. La portée spirituelle de cet acte est, elle aussi, illimitée. Elle ne s'arrête pas à la personne unique de son destinataire immédiat, qui, à partir de cette

1. *Ibid.*, III, 21.

« Nous les entendons annoncer dans nos langues les merveilles de Dieu. »[1]

1. Actes des Apôtres, II, 6 et 11.

— Les pages que l'auteur de cet ouvrage consacre à la piété filiale permettent au lecteur de découvrir les racines de l'étonnante vitalité en vertu de laquelle un homme d'État, qui, pendant bien des années, avait assumé des responsabilités redoutables, put aborder « une carrière nouvelle » et y trouver, comme il écrivit lui-même, « une nouvelle jeunesse » et « une nouvelle vie ».

Après 33 ans de vie politique et 20 ans de vie claustrale, alors qu'il était septuagénaire, la piété filiale demeurait le mobile de toutes ses pensées et de tous ses actes ; ce mobile ne cessa de s'éclairer, de s'assouplir et de se fortifier, de jour en jour davantage, jusqu'à l'heure de son trépas.

La relation des paroles qu'il prononça au cours des dernières semaines de sa vie offrira, lorsqu'il sera possible de la publier, un étonnant témoignage de sa vitalité et de sa jeunesse d'esprit et de cœur, — ce mot « jeunesse » signifiant une capacité d'assimilation et une vivacité de réactions qu'aucune épreuve n'avait pu altérer ; bien au contraire, que chaque épreuve avait accrues.

Le 30 décembre 1948, deux semaines avant sont décès, il disait à un ami : « La chose qui me fatigue le moins la main et le cœur, c'est de copier, tous les jours, deux versets de Saint Jean. » Les lecteurs de ce livre se rendent compte de quelle manière il « copiait » l'Évangile.

Quelques jours plus tard, le dimanche 9 janvier, il exprima le désir de réciter le *Pater*. Arrivé au passage : « que votre règne arrive », il modifie le texte et dit : « *Que notre Père arrive !* » On le reprend : « que votre règne arrive » ; il insiste : « *Que notre Père arrive !* » — Et ainsi jusqu'à trois reprises. Il se rendait compte que Dieu avait marqué la fin de ses jours terrestres et, selon sa déclaration explicite, il désirait « obéir ».

Ceci dénote une incomparable maîtrise. Ajoutons : quelles avenues sa piété filiale avait-elle trouvées dans la révélation chrétienne, dont il aimait approfondir les données, principalement, dans Saint Paul et Saint Jean.

(Note de l'éditeur.)

CHAPITRE V

« LA VIVANTE RÉALITÉ »

DANS une courte et remarquable étude sur l'Évangile de Saint Jean, un exégète hollandais, M. W. Grossouw, professeur à l'Université de Nimègue, observe que Saint Jean, dans son évangile, « laisse sans emploi quatre-vingt-dix pour cent des possibilités d'expression que lui offre la plus belle des langues », — le grec, — « magnifique instrument classique qui pouvait enregistrer les dernières nuances de la pensée, analyser les replis les plus délicats de l'âme ».

Il constate que la pensée de Saint Jean ne procède pas « de la même manière que la pensée grecque » : « comme un raisonnement,... une chaîne de syllogismes ». « Sa pensée, écrit-il, est surtout contemplation, vision spirituelle, saisie immédiate de la vivante réalité. »

Saint Jean « place son lecteur devant la réalité totale qu'il contemple ». « Ses « jugements » se meuvent tout entiers autour de cet unique centre, s'efforçant de le saisir et s'en rapprochant toujours davantage. »

CENTRO SAVERIANO D'AZIONE MISSIONARIA
BIBLIOTECA

L'exégète que je cite appelle ce mode de procéder « une pensée concentrique », qui se développe autour du centre lui-même, « une pensée en spirale », qui ne cesse de se rapprocher davantage de son objet.

Il appelle le procédé des Grecs: une pensée « en ligne droite »[1].

Je n'ai pas de compétence pour traiter de la pensée grecque. J'observerai un seul fait: le procédé qui consiste à *saisir immédiatement la vivante réalité*, l'acte de *vision intellectuelle et spirituelle*, qui nous permet d'embrasser *la réalité totale*, ce procédé et cet acte sont éminemment ceux de l'esprit chinois, de la langue et de la littérature chinoises[2].

1. W. GROSSOUW, *Pour mieux comprendre Saint Jean*, Bibliotheca Mechliniensis, n° 10. Desclée De Brouwer (pp. 18-24).

2. Selon la remarque de M. Grossouw, « la réalité totale », « réalité surnaturelle », est, pour Saint Jean, « le centre, la source dont jaillissent ses pensées ». Et il précise: « Ce centre mystérieux et caché n'est autre que le Christ. » Comment expliquer que, d'après M. Grossouw, la pensée concentrique ou en spirale, qui est bien celle de Saint Jean, évolue autour de son « point central sans l'atteindre jamais »? S'il est un auteur sacré qui, mieux que tous les autres, nous fait atteindre et connaître la personnalité de Jésus-Christ, c'est bien l'apôtre Saint Jean. Et, s'il parvient à ce

. . . . .

Poussons un peu plus loin nos observations. La littérature véritable, qu'est-elle donc? Elle est une expression géniale de la vie de l'homme, de son esprit et de son cœur. Elle est la tradition de notre âme elle-même, de nos grandeurs et de nos faiblesses; elle nous offre le miroir de notre destinée sur la terre: de la sainteté avec laquelle l'homme peut en atteindre la perfection, de la malice dans laquelle il peut perdre son âme et se perdre lui-même totalement.

Je ne suis pas un philosophe et je serais présomptueux de me croire un véritable « lettré ». Je n'ai guère la formation technique nécessaire à cet effet, à savoir cette vaste lecture, qui donne au lettré chinois la mémoire vivante de toute la littérature de nos auteurs classiques, tant anciens que modernes, dont les grandes œuvres se font suite, de siècle en siècle, depuis près de cinq millénaires. Ce que j'ai lu et étudié de nos auteurs tient en fort

résultat, n'est-ce point parce que sa pensée concentrique et en spirale embrasse « la réalité totale » et nous en ouvre le cœur?

peu d'ouvrages: Confucius, Meng-tse et quelques-uns de leurs commentateurs et successeurs.

Ma vocation fut d'être un politique.

Dans le cadre des devoirs d'état qu'impose la vie publique, Meng-tse fut, de tout temps, mon auteur préféré, le guide avec lequel, en exécution des conseils éminents de mon maître, M. Shu King-Shen, je m'aventurai, avec courage, pour le service de mon pays et par amour pour la Chine, dans le dédale des sentiers de la diplomatie, sur le terrain de nos relations avec les Puissances, plus spécialement, dans cette zone frontière redoutable où, à chaque pas, la Chine avait à se mesurer, seule à seul, avec l'un ou l'autre de nos deux puissants voisins, notre frère d'Extrême-Orient, le Japon militariste, et notre partenaire européen, la Russie impérialiste, impérialiste par une tradition que la révolution bolchevique continue supérieurement.

J'ai observé à l'instant que la littérature véritable est l'expression géniale de l'esprit et du cœur de l'homme. Et la politique? Mais la politique est précisément le gouvernement

de ces hommes dont la littérature nous fait pénétrer la vie.

L'homme est, à la fois, faible et grand; il peut être malicieux et criminel, vertueux et saint. Qui pourrait donc gouverner les hommes s'il ne les connaissait pas? Et comment pourrions-nous connaître les autres si nous ne nous connaissions nous-mêmes, tels que nous sommes, dans l'intimité secrète de nos cœurs, — tels que nous sommes au regard de Celui qui nous fit hommes et qui gouverne l'univers humain avec un amour paternel, avec une aisance égale à celle qu'il déploya pour créer la nature entière, dans tout le jeu de la vie et des forces gigantesques dont nos savants les plus considérés et les plus audacieux s'épuisent à pénétrer la constitution, les lois et le secret.

La philosophie politique chinoise a posé une question très profonde que je voudrais transmettre à nos amis européens. Elle s'interroge: pourrions-nous gouverner l'homme si nous ne tendions pas à étudier le gouvernement des hommes tel qu'il est exercé, avec une providence admirable, par le Créateur? Pourrions-

nous gouverner vraiment, si nous n'aspirions pas à assimiler les principes et les méthodes du gouvernement suprême de Dieu? De sorte que ces principes et ces méthodes puissent devenir nôtres, — au niveau infinitésimal auquel nous nous trouvons vis-à-vis de Dieu, — et que nous-mêmes, dans l'accomplissement modeste de nos devoirs d'état, puissions être les dignes représentants de l'autorité du Créateur et de son gouvernement infini et éternel.

Vous me direz: « Ceci, c'est de la religion. » Je n'en disconviens pas. Mais je réponds: « Ceci, c'est de la politique! » Et c'est la seule politique digne de ce nom. C'est une politique supérieure et véritable à laquelle tout homme de gouvernement a le rigoureux devoir d'état de s'initier, péniblement et lentement, comme un humble disciple, qui n'est que trop récompensé s'il est admis, avec l'aide de son Maître Infini, à ne pas trahir outre mesure les vues, les directives et les commandements du Souverain d'En-Haut, du Père du ciel, — à l'image duquel nos âmes, nos esprits et nos cœurs ont été créés.

Si le Principe de toutes choses est l'unique

maître de la haute politique, alors, l'homme politique véritable et le lettré digne de ce nom et le philosophe authentique ne peuvent point ne pas se rencontrer dans leur recherche commune des origines de la vie, de ses lois et des lois du gouvernement des hommes, dans l'obéissance personnelle et sociale à ces lois premières.

Voilà comment, de Confucius, l'éminent commentateur des prescriptions divines qui régissent le gouvernement moral de la vie de chaque homme et de celle de la société, — de Meng-tse, le maître consommé de la plus grande politique humaine, nous passons spontanément aux pénétrantes vues du métaphysicien Lao-tse. Métaphysicien ? ...Disons plutôt : du mystique Lao-tse, qui, très humblement, désira pénétrer la nature du Principe premier de toutes choses, Principe créateur de nos âmes, Législateur suprême, lequel nous impose le rigoureux devoir de prendre conscience de notre condition humaine. Nous avons pour tâche de chercher sans cesse la perfection et de nous appuyer sur le Ciel pour y accéder.

En dehors de la Bible, est-il, dans l'antiquité,

d'autres écrivains qui, mieux que Lao-tse, aient traité de ce Principe en ce qu'il a d'ineffable et qui se soient approchés de lui avec plus d'humilité naturelle et, par conséquent, plus de clairvoyance?

Je répète: je ne suis pas un « lettré » et je n'ai guère eu l'occasion de me rendre compte par moi-même de ce qu'écrivirent les Grecs au sujet de la Divinité.

Les Grecs ont pu offrir à la Révélation chrétienne une terminologie qui fut particulièrement heureuse et qui put s'adapter admirablement pour formuler, en termes précis et profonds, le message théologique de Jésus-Christ.

Lorsque l'Occident chrétien sera en mesure de prendre un contact approfondi avec les grands penseurs de Chine, il se rendra compte que l'apport littéraire, intellectuel et spirituel de la Chine n'est guère inférieur à l'apport hellénique.

Comme je l'écrivais dans mes *Souvenirs et Pensées*, nos sages, « comprenant qu'il ne revient pas à l'homme de trancher le mystère du Ciel », « ont eu l'humilité de s'arrêter »; ils ont jaugé les dangers de la superstition et

ils ont estimé devoir « attendre que, s'il daigne le faire, le Créateur se révèle »[1].

Cette attitude n'avait, en elle-même, rien de négatif. En s'exagérant, elle pouvait conduire certains esprits moins ouverts vers l'agnosticisme.

Lorsque les penseurs de Chine seront en mesure de prendre un contact approfondi avec la doctrine chrétienne, dont l'Église Catholique conserve le dépôt intégral, ils se rendront compte que, pour aborder « le mystère du Ciel », nous n'avons pas à nous déplacer sur un sol étranger. Ils poursuivront la route que Confucius nous a tracée. S'efforçant de régler leurs cœurs et de s'affranchir de tout aveuglement des passions, ils seront fidèles à la civilisation qui est nôtre ; avec Lao-tse, ils célébreront « l'Être ineffable qui est à l'origine du ciel et de la terre » et, continuant cette même route, ils reconnaîtront en Jésus-Christ le 道 fait homme.

. . . . . .

A l'étape où nous sommes arrivés, une double constatation se présente à nous.

1. Éd. Desclée De Brouwer, p. 100 ; Éd. du Cerf, Paris, p. 75.

Du point de vue littéraire, la pensée de Saint Jean, telle qu'elle s'exprime dans son style à lui, est une pensée concentrique, à l'instar de la pensée et du style chinois, qui s'efforcent de saisir, dans son entièreté, « la vivante réalité », d'en donner une synthèse intégrale, en des raccourcis puissants et complets.

Du point de vue philosophique, les penseurs chinois se sont efforcés de saisir cette « vivante réalité ». Devant « le mystère du Ciel », Lao-tse a pu déterminer, avec un très grand respect et une profonde objectivité, qu'en Dieu ineffable, il y a le 道, Raison primordiale suprême, Intelligence directrice souveraine. La conception qu'il en donne est d'une portée pour le moins égale, sinon, supérieure, au concept que Platon exprimait par le terme « *Logos* ».

Le concept grec du « *Logos* » fut incomparablement enrichi, sous la plume de Saint Jean, par tout ce que la révélation chrétienne y ajouta. Le concept chinois du 道 se prête peut-être mieux encore à semblable ennoblissement.

Quelles sont grandes les perspectives que cette double constatation ouvre devant nous!

Combien la langue idéographique, le style chinois et le mode de penser des philosophes de l'Extrême-Orient se prêteront-ils à exprimer, avec une précision parfaite et une ampleur incomparable, la pensée et la sagesse de l'Ancien et du Nouveau Testament! Et, d'une manière très spéciale, toutes les pages de la Sainte Bible dont le caractère se rapproche de celles de Saint Jean.

. . . . . .

Dans cet essai de critique littéraire, nous avons intentionnellement dépassé de beaucoup le domaine proprement dit des lettres. Mes lecteurs conviendront avec moi que la littérature serait une discipline bien vide si elle s'abstenait de nous livrer tout ce qui est humain. Si nous séparions les problèmes des lettres de ceux de la vie, nous nous condamnerions à une triste stérilité.

Pour ouvrir à mes amis d'Europe les portes de la pensée et de la vie littéraire de l'Orient, j'ai cru opportun de m'entretenir avec eux d'un livre qui nous donne, en une version *classique* chinoise, tout ce que l'Europe

et le monde ont jamais possédé de meilleur.

Je crois pouvoir espérer que quelques-uns de mes lecteurs aimeront franchir le seuil de cette pensée et de cette vie et qu'ils désireront reconnaître par eux-mêmes comment une langue idéographique saisit « immédiatement » et transmet, avec une sobre magnificence, la réalité.

Redisons-le: la transmission littéraire de « la vivante réalité » et de tous les enseignements qui en jaillissent est la grande tâche des humanités, l'œuvre capitale des humanistes.[1]

1. J'ai cité dans ma *Lettre à mes Amis de Grande-Bretagne d'Amérique* la pensée d'un lettré britannique très distingué, feu Mr. Laurence Binyon, conservateur au British Museum. Mr. Binyon prévoit, avec grande perspicacité, qu'un jour les Occidentaux incorporeront dans « les humanités » « non seulement l'héritage méditerranéen, mais la contribution de l'Asie à l'art et à la pensée du genre humain ». Se plaçant au point de vue de l'histoire de l'art, il poursuit: « Partout, en Asie, c'est l'art de la Chine, qui, comme l'art grec en Europe, a joui du plus grand prestige. » (*The Spirit of Man in Asian Art*, pp. 8 et 13, Harvard University Press, Cambridge, Mass., U. S. A. Cf. *Lettre à mes Amis de Grande-Bretagne et d'Amérique*, Éditions du Cerf, Paris, 1948, pp. 10-11.)

CONCLUSION

En tête de cet exposé, j'ai tracé les raisons d'ordre politique qui demandent que chacun de nous, dans la sphère modeste où se déploient ses activités quotidiennes, fasse un effort personnel pour coopérer à la rencontre des humanités.

Cette rencontre requiert la coopération de tous ceux qui ont des lettres, si humbles qu'ils soient et quels que soient la civilisation dont ils relèvent et le pays dont ils ressortissent. C'est une grande tâche qui demande beaucoup d'obscurs labeurs, dans le cadre même des devoirs d'état de tous ceux qui y consacreront leur sollicitude; elle leur promet des joies intellectuelles profondes et vives, des joies morales supérieures et une véritable croissance en valeur humaine.

Ce travail n'est pas une œuvre de dilettante.

Le fait saute aux yeux: il y a une nécessité urgente à ce que le développement énorme des voies matérielles de communication, — qui, mécaniquement, unifient l'univers, — soit

rejoint et devancé, au plus tôt, par le développement des relations intellectuelles et morales, sur le plan de l'humanisme. J'entends de l'humanisme complet, lequel méprise la triste prétention de faire de l'homme une divinité, alors qu'il est une créature et qu'il ne cesse de succomber aux tentations de l'orgueil et de l'égoïsme.

Pour me limiter aux rapports de mon pays avec l'Occident, si, sur ce seul terrain, qui est considérable, un effort sérieux pouvait être engagé, les résultats seraient énormes.

La fusion des forces intellectuelles, morales et spirituelles, que possèdent les civilisations confucianiste et chrétienne, chinoise et gréco-latine, constituerait une puissance mondiale, pacifique, toute nouvelle et absolument invincible.

. . . . . .

Pour aborder une grande route, il faut avancer pas à pas.

En tête de cet exposé, j'ai évoqué l'action millénaire des lettrés confucianistes constituant, sur la base de la loi naturelle, la civilisation de l'Extrême-Orient et, d'autre part, en Occident, le rôle sauveur de l'Église Catholique

arrachant à la pire des catastrophes l'héritage méditerranéen des humanités, — au point que la civilisation actuelle de l'Europe et de l'Amérique n'aurait jamais vu le jour si l'Église n'avait sauvé la culture dont elle est issue.

Soyons concrets.

L'Église est une société universelle.

Dans cette société fleurissent une vie spirituelle et morale, une vie intellectuelle, un dévouement et une charité qui sont les corrélatifs inséparables de sa vocation.

Ceux d'entre les chrétiens et les ecclésiastiques, qui, — évitant les retours sur eux-mêmes et résistant aux tentations de l'égoïsme, — se consacrent au service de leur prochain, se trouvent dans les conditions les meilleures pour acquérir une compréhension profonde de l'homme, de l'homme quel qu'il soit, quelles que soient sa race, sa famille, sa nationalité, — sa langue, sa culture, sa civilisation.

. . . . .

D'où viendront, pour la rencontre des humanités chinoises et gréco-latines, les premières coopérations?

Tout homme compétent et de bonne foi, toute institution soucieuse de coopérer à un progrès général, évident et considérable, ont, ici, une vocation à remplir. La question qui se pose à nous est fort précise : un avenir prochain verra-t-il se lever, pour créer ce mouvement, un premier groupe de coopérateurs ?

Sans une participation effective des institutions culturelles de l'Église Catholique, la naissance et le développement d'un mouvement qui permette aux humanités gréco-latines et aux humanités chinoises de se rencontrer à un niveau supérieur de vie et de pensée seront difficiles et très pénibles.

Si, dans les innombrables institutions d'enseignement gréco-latin, que l'Église dirige en Occident, il se trouvait, de ci, de là, quelques hommes de valeur, — quelques-uns seulement, — ayant la clairvoyance et le courage de désirer pour eux-mêmes une formation complémentaire, puisée aux sources de la pensée et des lettres, anciennes et modernes, de Chine, un pas immense serait fait dans le développement d'une vie littéraire et intellectuelle d'envergure mondiale, dans le progrès de la com-

préhension internationale et inter-raciale et dans celui de la christianisation de tout l'univers.

L'Occident intellectuel gréco-latin commande le quart ou le tiers du genre humain. L'Extrême-Orient également. Ensemble, leurs sphères d'influence culturelle s'étendent aux six ou sept dixièmes de l'humanité.

Quelle serait puissante et bienfaisante la force intellectuelle et spirituelle qui s'épanouirait dans une compréhension effective entre lettrés gréco-latins et lettrés chinois, entre intellectuels confucianistes et intellectuels chrétiens!

Un mouvement d'unité d'incomparable envergure mettrait en valeur, — les unes par les autres, les unes vis-à-vis des autres, — les plus grandes richesses de l'univers.

Et il nous serait donné à tous d'admirer et d'aimer sous des aspects nouveaux la grandeur et la bonté de Dieu, à l'image de qui nous avons, tous, été créés et dont la bénédiction paternelle comblerait de biens cette splendide rencontre.

Dieu est notre Père et Il est Lui-même notre unité.

LETTRE

A MES COMPATRIOTES

En février 1948, Dom Lou fut atteint d'une bronchite, dont les contre-coups allaient lentement faire baisser ses forces.

C'est dans la chaise longue, où l'un de ses amis le photographia, qu'il écrivit et mit au point les « réflexions » que contient le présent ouvrage.

Ce portrait, qui date de juillet 1948, marque, dans la physionomie de l'auteur, le contraste entre la faiblesse de ses traits et, d'autre part, la dignité de son attitude et la vivacité de son regard.

JE CONFIE MON PAYS
A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST :
IL EST EN DE BONNES MAINS.

Paroles prononcées par Dom Lou Tseng-Tsiang, le 8 janvier 1949, veille du jour où, ayant revu, une dernière fois, la *Lettre à mes Compatriotes*, il en prescrivit la publication.

Cette déclaration, portée aussitôt à la connaissance de Son Excellence Monsieur Wunsz King, Ambassadeur de Chine à Bruxelles, fut publiée par lui, le soir même des funérailles du Révérendissime Père Lou, au cours de l'allocution qu'il prononça à la mémoire du Défunt, à l'Institut de Radiodiffusion de Belgique, le 19 janvier 1949.

A la solennité des funérailles, Monsieur l'Ambassadeur de Chine à Bruxelles représentait personnellement Son Excellence le Président de la République Chinoise.

RECTO 獨慎 TRAMITE

Le moment auquel j'achève les dernières lignes de ce modeste travail sur la rencontre des « humanités » de l'Occident et de l'Orient coïncide avec une troisième et gigantesque épreuve pour notre pays : sommet de toutes les souffrances et de toutes les amertumes dont nous n'avons cessé d'être abreuvés.

Toute épreuve passe.

Il serait inconcevable qu'un Chinois, qui, depuis plus d'un quart de siècle, habite l'Europe, publie, à l'intention des Occidentaux, une étude relative à la vie intellectuelle et spirituelle de son pays et passe sous silence la calamité, qui fait, une nouvelle fois, de la Chine, en 1948 comme en 1937, la terre sanglante sur laquelle se concrétise une lutte qui divise tout le genre humain.

Cette lutte suscitera-t-elle une troisième guerre

mondiale, plus étendue et plus sanglante que celle qui vient à peine de se terminer?

Je me crois le devoir de joindre à cet aperçu sur « la rencontre des humanités » une lettre que, d'Europe, je vous adresse à vous-mêmes, mes chers Compatriotes, pour vous exprimer le besoin que j'éprouve de resserrer de plus en plus les liens filiaux qui m'unissent à notre Patrie et pour mettre en lumière, en présence des Occidentaux, les pensées et les sentiments que nous inspirent, dans notre douloureuse épreuve actuelle, notre patriotisme chinois, notre fraternité, la véritable vie de famille en vertu de laquelle, depuis cinq mille ans et plus, nous sommes *le Peuple Chinois*.

Ce faisant, j'accomplis un devoir de conscience.

Et peut-être qu'en prenant connaissance de la façon dont nous nous parlons entre nous de cette longue série d'épreuves que nous avons endurées et que nous endurons encore, peut-être un certain nombre d'Occidentaux comprendront-ils plus aisément qui nous sommes. Peut-être saisiront-ils combien il est opportun et nécessaire de créer un courant de vie, un

échange de valeurs morales et spirituelles, littéraires et intellectuelles entre les lettrés chinois, jusqu'aujourd'hui complètement inconnus hors de chez nous et, d'autre part, les hommes de valeur de l'Occident tout entier.

I

Toute ma carrière et toute ma vie se sont déroulées au sein des épreuves que valurent à notre peuple le retard de sa modernisation et les convoitises véhémentes que cette infériorité passagère suscita chez les puissants du jour.

Il y a une lutte stratégique et physique qui se déploie sur les champs de bataille, où meurent tant de héros auxquels l'opinion publique s'honore de rendre un légitime et immortel hommage. Mais cette même opinion publique ignore totalement une autre lutte, non moins douloureuse peut-être et non moins angoissante, lutte stratégique et morale, qui se déploie sur le terrain diplomatique et qui impose un don de soi, une maîtrise de soi,

un équilibre humain et une sollicitude bien plus exigeants peut-être que peuvent l'être les vertus héroïques du courage du guerrier.

Quelle est, depuis si longtemps, vis-à-vis de la Chine, l'attitude de notre voisin russe? Quelle fut, vis-à-vis de nous, l'attitude de notre frère japonais? Quelle a été, en Chine, l'attitude des puissances occidentales?

Il suffit de poser la question...

Tous les efforts d'ingérence et de main-mise pour nous supplanter nous-mêmes dans notre maison ancestrale, tous ces efforts sont voués à l'échec. Pour un motif très simple: ils dévient de la loi morale. En dehors des assises de cette loi, aucune construction humaine ne saurait s'élever bien haut et ne saurait durer.

L'on a ignoré et l'on a nié les valeurs impérissables de la vie spirituelle, de la vie intellectuelle et littéraire qui sont, depuis tant et tant de siècles, le fondement de toute la vie publique et privée du Peuple Chinois! Parmi ceux qui agirent ainsi, il en fut qui, — pour nous regarder de haut plus à l'aise, — prétendirent posséder et monopoliser la vie de l'esprit; ils se donnaient ingénûment comme les porte-

paroles de l'intelligence et de l'humanisme. Hélas! ils ont piétiné l'humanisme lui-même, se comportant comme si la vie « humaine » de l'Extrême-Orient n'existait pas, ou, tout au moins, était vouée à l'extinction.

Disons-le nous bien, et soyons-en persuadés: sur le terrain sur lequel ils se sont placés, nos adversaires, si puissants qu'ils aient pu être et qu'ils soient encore aujourd'hui, ne sont pas à craindre. La méconnaissance de la loi naturelle, le culte aveugle du « moi-national » et du « moi-économique » n'ont jamais été un principe de force et de vie. Loin de favoriser le développement des États, ils en préparent le déclin et en opèrent la ruine.

. . . . .

Tout grand problème a ses aspects multiples.

Dieu me garde de minimiser nos déficiences et de tomber dans les défauts du plaidoyer *pro domo*.

Il n'est que trop vrai que certains d'entre nous, qui se croyaient aptes à exercer des fonctions officielles, ont fait preuve de manque d'esprit public; leur inaptitude professionnelle

ou morale ne s'est pas exercée aux dépens des autres peuples et nous, seuls, sommes leurs victimes. Mais j'ajoute aussitôt: il n'est aucun peuple qui soit exempt de ce genre de déficiences... Seulement, quand, à l'étranger, on parle de la Chine, combien aime-t-on publier ce que l'on appelle nos insuffisances. On les exagère d'une façon insensée; on calomnie à plaisir; et beaucoup croiraient manquer à eux-mêmes s'ils ne renforçaient, chaque jour davantage, leur habitude de généraliser uniformément et d'appliquer à tous les Chinois et à la Chine elle-même chacun des défauts, vrais ou supposés, qu'il a pu rencontrer en son prochain.

Les calomnies n'ont cessé de faire la joie des spéculateurs ; ils attendaient et, vraiment, il attendent encore notre écroulement.

L'Histoire consignera, comme un fait exceptionnel, la mentalité trop générale des « observateurs étrangers », qui, établis en Chine et vivant du sol chinois, n'ont cessé d'habiter notre pays sans rien comprendre et sans rien étudier, — se bornant à plaisanter, à critiquer et, combien souvent, à salir. Ces messieurs se

sont improvisés nos portraitistes, nos tristes caricaturistes, pour leur satisfaction personnelle et pour l'usage de l'étranger. Et ce sont eux, qui, tout naturellement, nous ont reproché et nous reprochent d'être xénophobes. Ils disent cela de la façon la plus naturelle du monde, et sur un ton qui se doit d'être scandalisé.

Ce que j'écris ici ouvre une page d'histoire que je crois complètement inédite, pour de bien larges sphères, en Occident. Cette page, hélas, nous la connaissons plus que par cœur. Depuis quelques dizaines d'années, heureusement, nous ne sommes plus tout seuls à la connaître. De ci, de là, dans tous les milieux, des hommes droits ont voulu vérifier par eux-mêmes, ce qu'on leur rapportait uniformément à notre propos. En particulier, les autorités de l'Église Chrétienne et Catholique ont démasqué ces contre-vérités. Quel dommage que ces autorités et ces personnalités soient trop isolées encore dans l'attitude d'estime profonde et d'affectueuse confiance dont elles ne cessent de nous continuer les marques croissantes.

II

Mes chers Compatriotes, dans nos malheurs et dans notre détresse, une tentation dangereuse pourrait nous guetter; c'est de vouloir rejoindre, sur le terrain de l'égoïsme, ceux qui se sont faits nos exacteurs.

Il est essentiel que nous demeurions maîtres de nous-mêmes et que, dans cette maîtrise, nous sachions apprécier, selon les normes mêmes de la loi naturelle, les idées et les hommes, indépendamment des pays dans lesquels ces idées ont cours, indépendamment des milieux dans lesquels ces hommes ont constitué leurs foyers.

Au cours de ce dernier siècle, l'Occident s'est avéré, sur le terrain des sciences appliquées, beaucoup plus fort que nous, et nous savons trop bien comment cette force s'est déployée.

Une question fort importante se pose à nous; je l'ai traitée déjà plus d'une fois; je voudrais encore la reprendre ici.

Quelle est, en Occident, la force actuelle qui se rapproche le plus de ce que nous avons de meilleur?

Ce que nous avons de meilleur, ce qui a assuré notre croissance cinq ou six fois millénaire, ce qui a fait de nous le quart du genre humain, c'est, assurément, le Confucianisme, couronné par les hautes pensées de Lao-tse et suppléé, d'une manière unilatérale et, trop souvent, erronée, par les aspirations religieuses du Bouddhisme.

Ce que l'Occident a de meilleur, ce qui est sa force la plus pure et l'inspiratrice, proche ou lointaine, de tout ce qu'il a de bien, c'est la vie chrétienne, dont le dynamisme spirituel est précisément ce qui nous aurait sauvé de tant de malheurs, si nous avions pu le posséder et l'assimiler avant de nous rencontrer avec les exigences et les exactions que le matérialisme européen nous a fait connaître.

Car, c'est le Christianisme qui sauva l'Europe aux heures des plus grands dangers. L'Europe se montre fort peu consciente de ce qu'elle lui doit. Il a sauvé la civilisation européenne, les lettres gréco-latines, qui en sont la base intellectuelle; il a grandi cette civilisation au-dessus d'elle-même; il a poursuivi et développé son action de salut, en dépit de toutes les

faiblesses de la nature humaine, faiblesses qui n'épargnent aucun milieu. Il parvient, avec quelle continuité et quelle grandeur, à élever l'homme au-dessus de sa condition native et de tous les aléas dont elle est affectée.

Qui dira l'œuvre de l'Église, qui, recrutant ses propres ministres au sein de l'humanité pécheresse, opère, dans les âmes fidèles, une œuvre immortelle de sainteté et de vie?

Nous nous trouvons, ici, devant un fait capital. Il nous suggère, il nous dicte une grande initiative à prendre et à mener à bien; une alliance à opérer, à contracter. Le Confucianisme et le Christianisme doivent *se rencontrer*. Ils doivent s'unir et s'allier.

Pour cette rencontre, pour cette alliance, il n'est rien de vivant que nous dussions dépouiller.

Chaque homme s'enrichit de tout le bien spirituel qu'il puise en son semblable et la plus grande fécondité est le fruit du plus grand don de soi.

La grâce divine est donnée par le Très-Haut pour être reçue par la nature humaine et la nature humaine est créée par lui pour se donner à la grâce d'En-Haut.

J'irai plus loin.

Nous devons conquérir le Christianisme.

Il nous ouvrira les portes du monde présent et celles du monde futur.

En émettant cette proposition, je ne fais que reprendre ce qu'observait, avec la perspicacité d'un grand précurseur, mon maître dans la carrière diplomatique, mon maître dans toute ma vie morale et psychologique: M. Shu King-Shen, dont j'ai esquissé le portrait dans mes *Souvenirs et Pensées* et dont je garde, avec une ardente piété filiale, l'héritage spirituel. Toute ma carrière personnelle et toute mon expérience d'homme ont confirmé la vérité de cet héritage spirituel. Le 29 juillet 1950, il y aura exactement un demi-siècle que M. Shu King-Shen et ses trois compagnons d'infortune inclinèrent la tête sous le fer du bourreau. M. Shu avait eu l'audace de rendre témoignage à la vérité. Son témoignage demeurera devant l'Histoire, au cours des siècles à venir, et il débordera, de plus en plus, le cadre national. M. Shu King-Shen est trop grand, dans son intelligente prévoyance d'homme d'État, dans sa sollicitude du bien public de tous les peuples,

dans son désintéressement personnel total, pour ne pas être revendiqué, un jour, dans le monde entier, par le Corps Diplomatique de tous les pays, comme une personnalité éminente et véritablement universelle; disons le mot: comme un modèle à suivre![1]

III

Pour coopérer effectivement au bien *public*, il faut, de toute nécessité, faire don de soi.

Qui a le courage effectif de *se donner complètement soi-même?*

Nul d'entre nous n'a pris la décision de naître. Nul ne tient de soi l'existence. Nul n'échappe à sa condition native, aux prescriptions de la loi admirable et rigoureuse de « la piété filiale ». La tradition confucianiste a déterminé les prescriptions de cette loi et les devoirs qui en découlent pour nous vis-à-vis de nos parents, de notre patrie, de nos semblables et du genre humain tout entier; vis-à-vis, en premier lieu, de Dieu, le Très-Haut,

1. *Souvenirs et Pensées*, pp. 29-36 et 45-47.

Portrait de Son Exc. Shu King Cheng qui a été non seulement le Chef mais un second Père pour mon mari

Pékin. Avril 1920.

Berthe Son.

遺像千秋肅臨風
涕泗零平生知己感
座右鑄新銘

許文肅公遺像　陸徵祥敬題

Le portrait de M. Shu King-Shen, ici reproduit, porte deux autographes, l'un, en français, de Madame Lou et l'autre, en chinois, de M. Lou lui-même. Ce portrait se trouvait à une place d'honneur dans le salon de M. et Madame Lou, à Pékin d'abord, puis à Berne. La déclaration de M. Lou peut se traduire comme suit :

QUE CE PORTRAIT SOIT PIEUSEMENT VÉNÉRÉ ! — EN LE VOYANT, MON CŒUR S'ÉMEUT D'UN INDICIBLE RESPECT ET MES YEUX SE BAIGNENT DE LARMES. — POUR TÉMOIGNER LA PROFONDE RECONNAISSANCE QUE JE PORTE A MON MAITRE ET POUR ME RENDRE DIGNE DE LUI, JE FAIS DE SES PRÉCEPTES LA RÈGLE DE MA VIE ; AVEC LA PLUS GRANDE SOLLICITUDE, JE LES METS EN PRATIQUE.

TRÈS RESPECTUEUSEMENT,
LOU TSENG-TSIANG.

Le dernier mot du nom de M. Shu peut s'orthographier « Shen », comme il l'est dans ce livre, ou « Cheng », comme l'écrit Madame Lou.

• • •

Comme il le rapporte dans ses « Souvenirs et Pensées », *en 1906, M. Lou, alors ministre de Chine à La Haye, fit frapper, par l'orfèvre royal des Pays-Bas, une médaille reproduisant les traits de son maître vénéré.*

• • •

Réitérant un même geste, dans lequel il exprimait « une pensée pieuse d'un disciple reconnaissant », *en septembre 1924, à Berne, il fit graver sur cuivre le portrait de son maître, l'accompagnant d'une déclaration éloquente, qui, aujourd'hui, apparaît s'appliquer, d'elle-même, à un titre égal, au Maître et au Disciple :*

MON BIEN REGRETTÉ CHEF ET MAITRE SHU EST UN DE CES GRANDS TÉMOINS, UN DE CES GUIDES DE LA JEUNESSE, UN DE CES BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ ET UN DE CES MORTS PLUS VIVANTS ET PLUS CAPABLES DE TRANSMETTRE LA VIE QUE DES VIVANTS.

(Note de l'éditeur.)

notre Créateur. Ces mêmes devoirs, Jésus-Christ les a divinement précisés, en nous révélant, authentiquement, la vie de « notre Père, qui est aux cieux »; il nous a envoyé « l'Esprit du Père », qui est son Esprit à lui, Jésus, Fils du Père éternel.

Précisons quelque peu. Entre nous, Chinois, qui appelons notre pays « le pays du milieu », nous parlons volontiers du genre humain tout entier et de nos devoirs de fraternité vis-à-vis de tous ceux qui vivent « sous le ciel ».

L'heure n'est-elle pas venue d'engager une action nouvelle que les circonstances des temps nouveaux rendent possible? Il s'agirait de recruter et de constituer, en Chine et en Europe, quelques petits groupements d'hommes désintéressés et dévoués, qui prennent sur eux d'établir entre eux des relations; de construire, progressivement, une série de ponts permettant à l'Européen moyen et au Chinois moyen d'acquérir, avec aisance, une connaissance réelle de leurs civilisations respectives; d'avoir, entre eux, des échanges de vues, qui seraient, pour les uns et pour les autres, un enrichissement considérable?

Le présent exposé sur « la Rencontre des Humanités » a pour objet d'indiquer à nos amis d'Europe le terrain de cette rencontre.

Je m'en voudrais de leur proposer des études qui soient absorbantes; mais je suggère un effort initial sérieux et précis. Dès que cet effort aurait atteint un certain développement, il se poursuivra de lui-même sur le terrain de la critique littéraire véritable et de tout ce qu'elle comporte de connaissance psychologique de l'homme.

Connaître l'homme! Pénétrer les insondables richesses que le Dieu Créateur a attribuées en don à la nature humaine; toucher le jeu constant des inclinations délétères qui mettent en danger le développement normal et plénier de notre nature; vouer une attention constante à ce drame humain — à cette comédie humaine — et, arriver progressivement à la constatation objective que Saint Paul nous transmet et que tout l'Ancien Testament et toute la sagesse confucianiste avaient, en termes très significatifs, formulés avant lui: « Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu »[1], c'est-à-dire

1. Épître aux Romains, VIII, 28.

de ceux qui, d'un cœur sincère, font tout ce qui est en eux pour accomplir les commandements qui sont inscrits dans notre nature elle-même. La connaissance simple et approfondie de l'homme, voilà le terrain éminemment actuel, parce que toujours neuf, sur lequel devront se développer les modestes travaux dont je fais ici la suggestion.

Mais nous, Chinois, qui, si souvent, avons connu l'homme occidental par les calculs qu'il établissait à notre désavantage, comment pouvons-nous rencontrer et recruter, en Europe, des esprits élevés, qui, vis-à-vis de nous, adopteront une attitude complètement différente de celle qui est traditionnelle, depuis plus d'un siècle, dans la plupart des publications européennes où il est question de la Chine?

Les « hommes de bonne *volonté* » se trouvent partout et il n'est aucune société, aucune famille, qui n'en comptent un certain nombre. Il faut les chercher, les découvrir, les rencontrer, les éclairer, leur donner la possibilité de porter sur nous un jugement objectif et désintéressé.

Cette tâche est, aujourd'hui, de plus en plus à notre portée.

Je pense que, si un groupe de lettrés chinois peut se mettre, délibérément, à l'exécution de pareil dessein, il ne manquera pas de recueillir des résultats positifs, de plus en plus évidents.

Ce sont de simples filets d'eau qui, en s'unissant, forment le Fleuve Bleu et le Fleuve Jaune, tous les fleuves majestueux, toutes les modestes rivières, qui fécondent les champs dans l'univers entier.

Je pense que, pour commencer, nous pourrions trouver de belles sources de collaboration en nous mettant en contact, sur ce terrain nettement déterminé, avec les milieux intellectuels de l'Église Chrétienne et Catholique. Son programme est universel. Ces milieux intellectuels, en particulier, les milieux universitaires, sont en mesure de se rendre compte de la tâche neuve et très simple, d'une haute valeur humaine, littéraire, morale et spirituelle à laquelle nous les convierons. Il suffirait de pouvoir déclencher ce mouvement dans quelques centres universitaires et, je dirais plus, *dans quelques milieux de professeurs d'humanités gréco-latines*, — il suffirait

de veiller à ce que ce mouvement ne devienne pas « une spécialité intellectuelle », mais demeure simplement et profondément humain. Car la littérature est soumise à la vie, et la connaissance des lettres n'a d'autre objet final que la connaissance de l'homme et celle du Ciel.

Mes chers Compatriotes, donnez-moi donc votre pensée en réponse à la suggestion que je me permets de vous présenter. Ne croyez-vous pas qu'indépendamment de nos terribles épreuves actuelles, le simple fait de creuser un sillon pour les ruisseaux qui suintent à même le sol, dans toutes les contrées de la terre, — le simple fait de diriger quelque peu le cours de ces ruisseaux, amènera, comme de soi-même, la naissance d'un fleuve de compréhension et de vie? Ce serait un fleuve de paix. Tous les hommes, de tous pays, et nous autant et plus que tous les autres, dans nos relations avec les pays étrangers, nous avons tous un incompressible besoin de nous connaître les uns les autres, de nous apprécier, de nous pardonner nos torts mutuels et de nous aimer.

IV

Si j'ose faire ici des propositions aussi précises, c'est qu'elles me paraissent toutes naturelles; elles ne partent point de moi, elles jaillissent des événements et des besoins eux-mêmes du monde entier.

Ma vie durant, je me suis efforcé, avec des moyens bien insuffisants, d'explorer, du point de vue moral et spirituel, le domaine des relations internationales et interraciales et de travailler tant que je le pouvais au rapprochement entre les hommes et à la paix. La paix exige la compréhension. Mais la compréhension mutuelle demande, avant tout, le souci et la recherche de la justice. La justice est la base même de la paix.

PAX! Ce mot est la devise quatorze fois séculaire de l'institution monastique chrétienne dont je suis devenu membre et dans laquelle la Sainte Église m'a appelé au sacerdoce chrétien, dans laquelle le Souverain Pontife Pie XII m'a remis la crosse d'Abbé, — afin que ce titre devienne un gage de tout le développement

familial auquel le monachisme chrétien est appelé dans notre pays.

Au moment où je me préparais à quitter la carrière publique pour chercher un développement de vie, sur le terrain spirituel, dans la retraite d'un cloître bénédictin, j'ai tenu, en premier lieu, à poser vis-à-vis du « Père commun de tous les fidèles », les actes de piété filiale que le développement de ma vocation spirituelle indiquait si clairement.

Je reçus du Pape Pie XI, de vénérée mémoire, des marques combien multiples de bonté, de sollicitude et de grande affection paternelles. De 1930 à 1939, les lettres que le Saint-Père daigna m'adresser portèrent la signature de Son Éminence le Cardinal Eugène Pacelli, Secrétaire d'État. Je reçus ensuite et ne cesse de recevoir de Sa Sainteté Pie XII les mêmes bénédictions, les mêmes marques de puissant soutien et de paternelle bonté. Combien la piété filiale est-elle source de réconfort, de force agissante et de vie! Combien la Papauté est-elle, pour le monde entier, organe de vérité, principe d'union et de vie!

Le 8 octobre dernier, un exemplaire du texte

de *La Rencontre des Humanités et la Découverte de l'Évangile* fut présenté, en mon nom, par le Consulteur ecclésiastique de notre Légation au Vatican, Mgr Lo Kuang, à S. Exc. Mgr Montini. Cet exemplaire était accompagné d'une lettre par laquelle je me permettais d'offrir au Souverain Pontife un filial hommage de mon modeste travail. Mgr Lo Kuang présentait aussi, ce même jour, une copie de ce travail à S. Exc. Mgr Costantini, Secrétaire de la Sacrée Congrégation « *de Propaganda Fide* », avec une lettre d'hommage à S. Ém. le Cardinal Fumasoni-Biondi, Préfet de cette Congrégation.

Le 30 octobre, le Souverain Pontife daignait m'adresser ses paternelles félicitations. Elles avaient été précédées, dès le 18, par les approbations combien encourageantes de la Congrégation « *de Propaganda Fide* ».

Ce m'est un insigne honneur et une grande joie, mes chers Compatriotes, de vous communiquer ici ces deux documents :

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

N° 188562

Dal Vaticano, *le 30 octobre 1948.*

Mon Révérendissime Père,

Je suis chargé par le Saint Père de vous accuser réception de vos Quelques Réflexions sur la Rencontre des Humanités et la Découverte de l'Évangile.

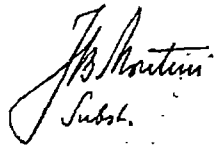
Sa Sainteté voit avec satisfaction que les longs mois de votre convalescence n'ont pas été infructueux, tant s'en faut, puisque vous les avez consacrés à méditer sur des problèmes bien importants pour l'entente et la compénétration entre les cultures d'Orient et d'Occident. Elle vous félicite paternellement d'avoir mis par écrit le résultat de vos réflexions.

Avec Ses meilleurs vœux et en gage de Sa

bienveillance, Elle vous renouvelle de tout cœur la faveur de la Bénédiction apostolique.

Je profite de la circonstance pour remercier Votre Excellence de son récent petit envoi auquel j'ai été bien sensible.

Veuillez agréer, mon Révérendissime Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre Seigneur.



Révérendissime Père Pierre-Célestin Lou Tseng-Tsiang,
Abbé titulaire de Saint-Pierre de Gand,
Abbaye de Saint-André-lez-Bruges.

SACRA CONGREGATIO DE PROPAGANDA FIDE

PROT. N. 1092/48

Rome, le 18 octobre 1948.

Mon Très Révérend Père,

Nous avons été particulièrement sensibles, Son Éminence le Cardinal Préfet et moi-même, à votre lettre du 1er octobre et à la délicate pensée que vous avez eue de nous offrir un exemplaire de vos « Réflexions sur la Rencontre des Humanités ». *Nous vous en remercions de tout cœur.*

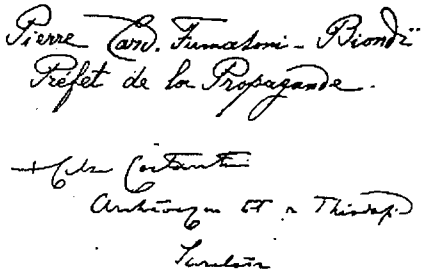
Nous souhaitons à ces pages, lourdes de tant de vérités premières, la plus large diffusion, car nous sommes persuadés qu'elles sont à même de faire beaucoup de bien dans tous les milieux et surtout dans l'élite intellectuelle. Elles contribueront, en particulier, à faire connaître la culture chinoise et à créer ainsi entre les deux grandes civilisations gréco-latine et chinoise —

si lointaines et si proches à la fois l'une de l'autre — cette meilleure compréhension mutuelle sans laquelle il ne peut y avoir ni entente profonde, ni véritable paix.

Nous avons particulièrement apprécié les très belles pages consacrées à la nouvelle version chinoise du Nouveau Testament, de S. Jean surtout, que vient de réaliser le Dr Wu Ching-Hioung. Votre enthousiasme nous est le garant de tout le bien que cette traduction est appelée à faire dans le monde lettré chinois, sur lequel la parole divine aura ainsi une emprise plus puissante et plus profonde. Nous savions d'avance que ce que ferait le Dr Wu serait bien fait, car nous connaissons sa remarquable personnalité, mais nous sommes heureux d'avoir par surcroît le jugement d'un spécialiste tel que vous.

Puisse se réaliser votre désir de voir « tous les yeux et tous les cœurs s'ouvrir pour découvrir Jésus, autant qu'il désire se montrer et se donner ». Vos « Réflexions » *hâteront, nous en sommes certains, la venue de ce jour.*

Nous faisons des vœux, mon Très Révérend Père, pour que votre santé se rétablisse pleinement, afin que vous puissiez encore longuement travailler au service du Christ et de son Église, et nous vous prions d'agréer notre bénédiction et l'expression de nos sentiments respectueux et tout dévoués en Notre Seigneur.



Je ne saurais dire le réconfort filial et la profonde reconnaissance avec lesquels j'ai reçu ces félicitations paternelles du Souverain Pontife et ce témoignage si bienveillant et si précis

de la Sacrée Congrégation « *de Propaganda Fide* ». Mes pensées les plus chères, mes désirs les plus audacieux sont confirmés et approuvés par la plus haute autorité spirituelle: le Père de toute la Chrétienté.

Ceci est pour nous tous, mes chers Compatriotes, une indication du plus haut prix, une coopération et un appui inestimables.

Quelle aide puissante, quelle base inébranlable, la Providence nous donne-t-elle pour entreprendre, chez nous, en Europe et dans le monde entier, le travail intellectuel et littéraire, le travail moral et spirituel, qui appelle tous nos efforts ! Nous voyons venir à notre rencontre la *Roma Christiana !*

. . . . .

Lorsque, voici deux ans, le Souverain Pontife daigna confier à mes doigts une crosse abbatiale, il choisit pour m'en faire l'attribution, celle de l'antique Abbaye de Saint-Pierre, établie sur le Mont Blandin, à Gand, l'an 630, par Saint Amand, l'illustre fondateur de l'Église Chrétienne sur les rives de l'Escaut. Quelques semaines plus tard, dans le rite solennel de la

bénédiction abbatiale, le Nonce Apostolique en Belgique, S. Exc. Mgr Cento, me glissa au doigt un anneau abbatial. Cet anneau porte, d'une part, les trois clefs qui figurent dans les armes de l'Abbaye de Saint-Pierre et, de l'autre, le caractère 天 « *Tien* : le Ciel », — qui symbolise, à la fois, toute la tradition spirituelle chinoise et tout l'idéal de vérité et de vie de l'Église Chrétienne.

A cet acte du Pape, répondit un acte de la Ville de Gand, qui m'offrit une pierre extraite des fondements de l'antique abbaye belge, afin qu'elle devienne la première pierre des fondements d'une abbaye nouvelle, dédiée, elle aussi, au Prince des Apôtres et édifiée dans notre patrie.

Les circonstances n'ont pas permis, jusqu'à présent, que je transporte en Chine cette pierre fondamentale, destinée à être déposée, très vraisemblablement, près de Pékin, sur quelque colline que le Seigneur lui-même nous indiquera, lorsque le moment d'édifier sera arrivé.

Au moment où Dieu m'appelait à la vie monastique, l'Abbaye de Saint-André-lez-Bruges fondait, en Chine, dans la province

du Setchiwan, un premier cloître bénédictin, point de départ du monachisme bénédictin dans notre pays. Ce foyer monastique apportera une coopération fraternelle très efficace lorsque l'heure providentielle sera arrivée, à laquelle renaîtra, en Chine, l'Abbaye treize fois séculaire de Saint-Pierre de Gand, dont un Chinois est devenu le titulaire et le quatre-vingt-unième Abbé.

Mes chers Compatriotes, le présent écrit: *La Rencontre des Humanités et la Découverte de l'Évangile* concrétise ma pensée sur les bases intellectuelles que nécessitent l'entente et la coopération de l'Orient et de l'Occident. La lettre que je vous adresse dans l'acte même de la publication de cet écrit, vous précise mon souhait et mon désir.

Dieu, notre Père, bénira et réalisera le programme sur lequel, dans une grande affection fraternelle, tous, nous nous rencontrons.

Bruges, le 9 janvier 1949.

L'ANNEAU

DE

DOM PIERRE-CÉLESTIN LOU TSENG-TSIANG

QUATRE-VINGT-UNIÈME ABBÉ

DE SAINT-PIERRE DE GAND.

LA

" PREMIÈRE PIERRE "

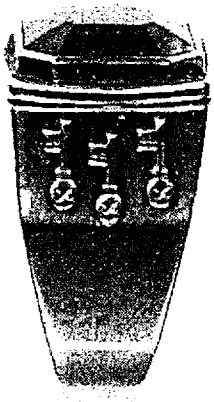
EXTRAITE DES MURS DE SAINT-PIERRE DE GAND

POUR ÊTRE UN FONDEMENT

DE

SAINT-PIERRE DE CHINE.

Imprimé en Belgique



EX ABBATIA SANCTI
PETRI
BLANDAE BELGIUM
630 1946

DIEU, NOTRE PÈRE, BÉNIRA ET RÉALISERA LE PROGRAMME SUR LEQUEL, DANS UNE GRANDE AFFECTION FRATERNELLE, TOUS, NOUS NOUS RENCONTRONS.

PIE
OBIIT
BRUGIS
DIE XV JANUARII
MCMXLIX

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE LA FIRME
DESCLÉE DE BROUWER A BRUGES
LE 14 AVRIL 1949.

18 AVRIL 1949

is nagui